

JANVIER-FÉVRIER 1954

Vol. XVIII — 35^e année

Montréal — N^o 1



Le Précurseur

Le Précurseur

Par an: \$1.00
A vie: \$20.00

Bulletin bimestriel publié par les Soeurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception avec l'autorisation de S. Em. le Cardinal Archevêque de Montréal.

2900, CHEMIN SAINTE-CATHERINE
CÔTE-DES-NEIGES, MONTRÉAL (26)

Vol. XVIII, 35^e année

MONTRÉAL, JANVIER-FÉVRIER 1954

N^o 1

SOMMAIRE

Prière de Noël.....	3
La Rédaction	
Encyclique « Fulgens Corona ».....	5
Sa Sainteté Pie XII	
Une victoire de notre Mère du ciel.....	8
Sœur Marguerite-de-l'Enfant-Jésus	
Maria Sama l'emporte sur Ten Rikyo.....	11
Sœur Sainte-Anne	
L'Église catholique philippine d'aujourd'hui.....	13
Sœur Thérèse-de-la-Sainte-Face	
Auprès des réfugiés.....	16
Sœur Lazare-de-Béthanie	
Une quinzaine à Pitara.....	19
Sœur Cécile-de-la-Trinité	
Chez le Sumiya San.....	22
Sœur Saint-Charles-Garnier	
Vua.....	29
Sœur Saint-Yves	
Joie missionnaire.....	32
Sœur Sainte-Yvette	
Reconnaissance au Misuku.....	33
Sœur Saint-Jean-de-la-Lande	
Première expérience en mission.....	37
Sœur Saint-Némèse	
La mort du python.....	41
Sœur Sainte-Bernadette	
Le tour du monde avec les tout petits.....	42
La Rédaction	
Le bienheureux Théophile Vénard.....	44
Chanoine F. Trochu	

Page-couverture: Quoique païenne, cette gentille petite Nippone prie l'Enfant Jésus avec ferveur devant la Crèche du Couvent de Tokyo.

Prière de Noël

Petit Jésus, viens loger dans mon coeur,
Il n'est pas si propre que la mangeoire,
Mais il y a dedans de la chaleur.

Petit Jésus, si les auberges — voire
Du monde entier! — n'ont de place pour toi,
Oublie en mon coeur leur échappatoire.



«L'après l'école par moi»

Petit Jésus, quand tu restes chez moi,
Même l'exil m'est oasis fleurie;
Le val des pleurs s'emplit de toi, beau Roi!

Petit Jésus, comme en Sainte Marie,
Daigne en mon sein habiter et grandir.
Que je me perde et te donne la vie!

Petit Jésus, bénis tes saints martyrs :
Prêtres, chrétiens, qui souffrent pour ta Face.
Fais de Noël leur fête de mourir.

Et pardonne à tous ceux-là de ma race,
Leurs bourreaux : ils ne savent ce qu'ils font.
Pauvre rien, je veux payer à leur place.

Petit Jésus, ta dure Passion
S'ouvre aujourd'hui. Noël comme une aurore
Baigne le Mont Calvaire à l'horizon.

Petit Jésus, ta Passion colore
L'aube pascale. Ainsi, que dans son sang,
L'Eglise de mon pays se restaure...

Immortel Phénix toujours renaissant!

(Adaptation de Christmas Prayer, du Dr Wu.)



Encyclique "Fulgens Corona"

de Sa Sainteté Pie XII

à l'occasion de l'année mariale 1954

La lumineuse couronne de gloire dont Dieu a ceint le front très saint de la Vierge Mère de Dieu resplendit davantage. Nous semble-t-il, lorsque Nous Nous reportons par la pensée au jour où, voici cent ans, Notre Prédécesseur d'heureuse mémoire, Pie IX, entouré d'un nombre imposant de Cardinaux et d'Évêques, déclara, prononça et définit solennellement, dans son autorité apostolique infailible, que « la doctrine selon laquelle la Bienheureuse Vierge Marie a été, dès le premier instant de sa conception, par une grâce et un privilège singuliers du Dieu tout-puissant et en prévision des mérites de Jésus-Christ, Sauveur du genre humain, préservée et exempte de toute tache du péché originel, est une doctrine révélée par Dieu et qu'elle doit en conséquence être crue fermement et inviolablement par tous les fidèles » (Bulle dogmatique *Ineffabilis Deus*, du 8 décembre 1854).

L'oracle du Pontife fut accueilli avec joie par l'univers catholique, qui depuis longtemps l'attendait avec impatience. Sous cette impulsion, on vit croître la dévotion des fidèles pour la Sainte Vierge, source féconde entre toutes des renouveau de la vie chrétienne, tandis que connaissaient un nouvel essor les travaux qui devaient mettre dans une vive lumière la dignité et la sainteté de la Mère de Dieu.

Il semble que la Bienheureuse Vierge Marie elle-même ait voulu en quelque sorte confirmer par un prodige la sentence que le Vicaire sur terre de son Divin Fils avait prononcée, aux applaudissements de l'Église entière. Quatre ans en effet ne s'étaient pas encore écoulés que dans une ville de France, au pied des Pyrénées, une enfant simple et innocente voyait, à la grotte de Massabielle, la Sainte Vierge lui apparaître. Celle-ci avait un aspect juvénile et affable; elle était vêtue d'une robe et d'un manteau blancs et portait une ceinture bleue; à l'enfant qui demandait instamment à connaître le nom de celle qui avait daigné se montrer à elle, celle-ci répondit, levant les yeux au ciel et souriant doucement: « Je suis l'Immaculée Conception. »

Les fidèles saisirent parfaitement la portée de l'événement et, accourant innombrables de toutes les parties du monde en pèlerinage à la grotte de Lourdes, ils ravivèrent leur foi, enflammèrent leur piété et s'efforcèrent de conformer leur vie aux préceptes du christianisme. Et en ce même lieu ils obtinrent aussi à maintes reprises par leurs prières des faits miraculeux propres à susciter l'étonnement général et à confirmer que la religion catholique est bien la seule que Dieu ait donnée aux hommes et qu'il approuve.

C'est ce que comprirent éminemment, comme il était naturel, les Pontifes romains, qui enrichirent de faveurs spirituelles et comblèrent de leur bienveillance le temple magnifique élevé en l'espace de quelques années par la piété du clergé et du peuple chrétien.

En définissant, par la Lettre Apostolique citée plus haut, ce point de la doctrine chrétienne comme devant être cru formellement et fidèlement par tous les chrétiens, Notre Prédécesseur ne fit que recueillir diligemment et consacrer par son autorité la voix des Pères et de toute l'Église, telle que depuis les premiers âges les siècles la lui avaient transmise.

Le fondement de cette doctrine se trouve d'abord dans les Saintes Écritures elles-mêmes, où, après la malheureuse chute d'Adam, Dieu, Créateur de toutes choses, s'adresse au serpent tentateur et corrupteur par ces mots, que plusieurs Pères et docteurs de l'Église ainsi que de nombreux interprètes autorisés appliquent à la Vierge Mère de Dieu: « Je placerai des inimitiés entre toi et la femme, entre ta postérité et la sienne. » Car si, à un moment donné, la Bienheureuse Vierge Marie était restée privée de la grâce divine, en tant que souillée dans sa conception par la tache héréditaire du péché, il se serait vérifié entre elle et le serpent — du moins pendant cet espace de temps, si court qu'il eût été — un certain asservissement et non pas l'éternelle inimitié dont il est fait mention depuis la tradition primitive jusqu'à la définition solennelle de l'Immaculée Conception de la Vierge.

En outre, les termes « pleine de grâce » et « bénie entre les femmes », par lesquels est saluée la Très Sainte Vierge, insinuent clairement — et la tradition catholique l'a toujours compris ainsi — que par « cette solennelle salutation, salutation singulière et inouïe jusque-là, la Mère de Dieu nous était montrée comme le siège de toutes les grâces divines, comme ornée de toutes les faveurs, comme un abîme insondable de grâces, de sorte que jamais elle n'avait été soumise à la malédiction » (Bulle *Ineffabilis Deus*).

Cette doctrine, dès l'âge de l'Église primitive et sans que personne y contredit, fut clairement enseignée par les Pères, qui affirmèrent que la Bienheureuse Vierge avait été un lis entre les épines, une terre entièrement intacte, immaculée, toujours bénie, libre de toute contagion du péché, un bois incorruptible, une source toujours limpide, la seule et unique fille, non de la mort, mais de la vie, un germe non de colère mais de grâce; immaculée, absolument immaculée, sainte et éloignée de toute souillure de péché, plus belle que la beauté, plus sainte que la sainteté, seule sainte, celle qui — Dieu seul excepté — est supérieure à tous et qui par nature est plus belle, plus gracieuse et plus sainte que les Chérubins et les Séraphins eux-mêmes et toute l'armée des anges.

Si l'on considère avec soin, comme il convient, ces louanges de la Bienheureuse Vierge Marie, qui oserait douter que Celle qui est plus pure que les anges et a été pure en tous temps n'ait été à tous les instants de la vie, même le plus bref, exempte de toute espèce de souillure de péché? C'est donc à juste titre que saint Éphrem s'adresse en ces termes à son divin Fils: « En vérité Vous-même et votre mère êtes les seuls qui soyez à tous égards d'une parfaite beauté. Car ni en vous, Seigneur, ni en votre mère, il n'y a la moindre souillure. » Il ressort clairement de ces paroles que parmi tous les saints et toutes les saintes il n'en est qu'une seule dont on puisse affirmer que, quel que soit le péché dont il s'agisse, il n'en saurait être aucunement

question à son sujet; au surplus, ce privilège unique accordé à nul autre, elle l'obtient de Dieu au titre de son élévation à la dignité de Mère de Dieu. En effet, cette mission sublime, solennellement affirmée et définie au Concile d'Éphèse contre l'hérésie nestorienne, et dont il ne semble pas qu'on puisse en concevoir de plus haute, postule la plénitude de la grâce divine et une âme exempte de toute tache, étant donné qu'elle requiert la dignité et la sainteté les plus élevées après celles du Christ. Bien plutôt, de cette mission sublime de Mère de Dieu semblent découler, comme d'une source cachée et très pure, tous les privilèges et toutes les grâces qui ornent son âme et sa vie à un titre suréminent. Comme le déclare, en effet, justement saint Thomas d'Aquin: « La Bienheureuse Vierge, du fait qu'elle est Mère de Dieu, possède une dignité en quelque sorte infinie à cause du bien infini qu'est Dieu. » Et un auteur célèbre développe et explique la même pensée en ces termes: « La Bienheureuse Vierge... est Mère de Dieu; donc elle est tellement pure et tellement sainte qu'après celle de Dieu on ne peut concevoir une pureté plus grande. »

Du reste, si l'on y pense attentivement et que l'on considère en particulier l'amour très brûlant et très suave que Dieu porta et porte sans nul doute à la Mère de son Fils Unique, comment même imaginer qu'elle ait été, ne fût-ce qu'un instant, sujette au péché et privée de la grâce divine? Dieu certes pouvait, en prévision des mérites du Rédempteur, l'enrichir de ce très unique privilège: qu'il ne l'ait donc pas fait, nous ne saurions même le penser. Il convenait que la Mère du Rédempteur fût telle qu'autant que possible elle fût digne de lui; mais elle ne l'aurait pas été si la souillure de la faute héréditaire l'avait, encore qu'au seul instant de sa conception, rendue sujette à la sinistre domination de Satan.

On ne peut pas dire pour autant que la Rédemption du Christ s'en trouve diminuée, comme si elle ne s'étendait plus à toute la descendance d'Adam et que de ce fait on retenait quelque chose à la mission et à la dignité du Divin Rédempteur lui-même. Car en scrutant la question à fond et attentivement, on voit aisément que le Christ Notre-Seigneur a en réalité opéré de façon très parfaite la Rédemption de sa divine Mère, puisque c'est en prévision de ses mérites qu'elle fut préservée par Dieu de toute souillure héréditaire du péché. C'est pourquoi la dignité infinie de Jésus-Christ et son œuvre d'universelle Rédemption ne sont pas amoindries ni atténuées par ce point de doctrine; elles sont bien plutôt portées à leur plus haut degré.

C'est donc sans fondement que bon nombre de non-catholiques et de novateurs accusent et critiquent notre dévotion envers la Vierge Mère de Dieu, comme si nous retranchions quelque chose au culte qui n'est dû qu'à Dieu et à Jésus-Christ; alors qu'au contraire tout honneur et toute vénération accordée à notre Mère céleste viennent sans nul doute rehausser la gloire de son divin Fils: c'est en effet de lui que dérivent, comme de leur première source, toutes les grâces et tous les dons, même les plus hauts, et au surplus « ce sont les parents qui sont la gloire de leurs enfants »

(A suivre)



Une victoire de notre Mère du ciel

par Sœur MARGUERITE-DE-L'ENFANT-JÉSUS¹, M. I. C.

Au mois d'août dernier, nous ouvrons une école à Maximo Gomez. Avec l'intention de recruter des élèves pour le nouvel établissement, Sœur Supérieure, accompagnée d'une dame de la contrée, visita les familles du pauvre *pueblo*. Travail délicat, car cette paroisse, laissée sans prêtre ni religieuse depuis bon nombre d'années, était devenue la proie de la franc-maçonnerie. Néanmoins, dans la plupart des logis, on la reçut aimablement.

Un après-midi, la visiteuse entre chez un monsieur, propriétaire d'un café et père de trois enfants: deux fillettes, l'une de neuf et l'autre de six ans, et un garçonnet de huit ans. « Mère, ici, prenez votre temps! » lui avait glissé à l'oreille la dame qui l'accompagnait. Il s'agissait sans doute d'un cas particulier!

En effet, l'accueil est un peu froid. Tout de même, le chef de famille offre à passer s'asseoir du côté de la résidence. La maman devine le motif de cette visite et en paraît tout heureuse. On cause d'abord de choses et d'autres, puis l'on en vient au point important: l'inscription des enfants comme élèves du nouveau *colegio*. A la suite de longs pourparlers, le père déclare:

« Je vais y penser... Si je me décide, ce sera en faveur du bambin, bien exposé ici, au café; je serais plus tranquille de le savoir en classe toute la journée. » (Dans les écoles publiques, l'on ne donne qu'une demi-journée de classe.)

« En tout cas, ma Sœur, ajoutez-il au départ, vous n'avez pas perdu votre temps en venant ici. »

La semaine suivante, nouvelle visite; mais, cette fois, un accueil un peu plus froid était réservé à la visiteuse. Rien n'avait été décidé.

A quelque temps de là, passant devant la porte de notre homme, Sœur Supérieure risque une troisième tentative.

« *Calma, calma, Madre* », de lui dire le chef de famille en l'apercevant, ce qui veut dire: « Prenez votre temps, rien ne presse encore! »

« Je ne veux pas vous presser, reprend la religieuse. Comme je passais devant votre demeure, je me suis permis d'entrer. Quand vous serez décidé, veuillez me donner vous-même votre réponse. »

Quelques paroles aimables, et elle se retire, se demandant quelle sera l'issue de cette dernière démarche. On lui apprend alors que le monsieur en

1. Fleur-Ange L'HEUREUX, de Montréal.

question est l'un des plus ardents francs-maçons de l'endroit. Il ne restait donc plus qu'à attendre ou plutôt à continuer de prier avec foi et persévérance.

Peu de jours avant l'ouverture des classes, quelle n'est pas notre joie de voir arriver le bambin, accompagné d'un ami de la famille. Il venait faire son entrée, mais à la condition qu'il ne serait jamais question de baptême: c'était là une ruse du Malin que notre douce Mère sut bien déjouer.

Le 1^{er} octobre, date de l'ouverture de l'école, André est classé en deuxième année. Très intelligent et studieux, il obtient les premières places. Cependant, à l'heure du catéchisme, notre bout d'homme paraît fort soucieux lorsque la leçon porte sur l'importance du sacrement de baptême. Un incident révéla son chagrin.

En janvier, la Sainte-Enfance était inaugurée dans notre collège. Je profitai de l'occasion pour expliquer à mes élèves la fin de l'Œuvre et faire ressortir le triste état de tous ces pauvres petits enfants qui jamais n'iront au ciel voir le bon Dieu, faute d'avoir été baptisés avant de mourir. Notre André, n'y tenant plus, se lève: « Mère, je ne suis pas baptisé, moi! » s'exclame-t-il. Ses compagnons de s'écrier: « Si tu meurs, tu n'iras pas au ciel... » Baissant la tête, le pauvre petit murmure: « C'est mon papa qui ne veut pas! »

J'invitai donc les enfants à prier pour leur jeune camarade.

Le temps vint où il fallut préparer la première communion. Plus le 19 avril approchait (jour fixé pour cette cérémonie), plus j'insistais sur l'explication du sacrement de baptême. Je leur demandai:

« Ceux qui ne sont pas baptisés peuvent-ils communier? »

— *No, Madre.*

— S'ils meurent, pourront-ils aller au ciel?

— *No, Madre,* ils ne le pourront pas... Comme cela André ne communiera pas avec nous? » de déplorer les petits.

Les jours passaient et la date importante approchait toujours plus. Le 23 mars, Sœur Supérieure appelle les futurs premiers communiant pour un examen préparatoire. A tour de rôle tous les élèves de ma classe se présentent. Quand arrive André: « Tu es content, n'est-ce pas, de faire ta première communion? » lui demande-t-elle, feignant d'ignorer sa situation.

« Moi, je ne pourrai pas faire ma première communion, je ne suis pas baptisé.

— Et pourquoi?

— Parce que mon papa ne veut pas.

— Si tu le demandais à ton papa, peut-être voudrait-il? Prie bien la Sainte Vierge, je suis sûre que tu seras exaucé. »

Ses petits yeux se reprirent à briller: « Oui, Madre, je vais le lui demander aujourd'hui même! »

Tout heureux, il partit ce soir-là en disant à son petit ami: « Je te promets que je vais être baptisé! »

Que se passa-t-il à la maison ce même soir ? Il y eut des larmes... et le papa vaincu donna son consentement. Le lendemain, notre petit homme arrive à l'école radieux de bonheur, disant à tous ceux qui voulaient l'entendre: « *Papa dice que si, dice que si!* » (Papa dit que oui, dit que oui.) Quelle joie pour tous de savoir qu'enfin la permission est accordée.

Les arrangements sont faits avec le Père Curé pour après la classe. Mais à l'heure fixée, on vient nous avertir que le parrain ne peut venir. Le baptême est remis au lundi suivant. Pendant ce laps de temps, le démon furieux travaille ferme. Au jour convenu, nouvelle difficulté pour rejoindre parrain et marraine. Après bien des démarches, notre futur petit chrétien parvient à les amener au collège à 5 h. 30 de l'après-midi.

Pendant que dans la plus grande simplicité se déroule la cérémonie qui fait de notre André un enfant du bon Dieu, nos cœurs sont inondés de bonheur. Nous remercions notre Immaculée Mère de cette victoire sur le Malin. Une fois de plus, les prières et les sacrifices de quelques âmes ferventes, peut-être d'une pauvre malade ou d'un généreux apôtre de la Sainte-Enfance, ont su toucher son cœur maternel.

Un grand pas est fait pour notre nouveau baptisé, mais il faudra continuer de prier pour sa persévérance, car il aura à lutter bien fort dans son milieu antichrétien. Qui sait si cet enfant ne sera pas un jour apôtre parmi les siens ? Son pauvre *pueblo* en aurait tant besoin!

La foi de Félisi, la catéchumène

Kaseye. — Je traversais le village de ma vieille Félisi à la tombée du jour. Le village, une poignée de huttes, était désert. Par delà s'étendait la brousse pleine de mystères et de menaces. Félisi, assise sur le pas de sa paillote, m'aperçut et me salua. Je lui rendis son salut et allai m'asseoir sur la natte à ses côtés. « Tu n'as pas peur de coucher seule ici ? » lui demandai-je. Alors, se tapant les mains, elle m'indiqua le ciel, se leva et me dit de la suivre à l'intérieur de sa cabane. Là, elle me montra avec beaucoup de respect une belle image de la Très Sainte Vierge que le Père Supérieur lui a donnée; puis elle prononça ces paroles magnifiques: « Vois, je mange ma *sima*, je m'agenouille, je prie, puis je me couche. Penses-tu que je puisse avoir peur des hommes et des bêtes quand je suis avec le Dieu de toute-puissance ? » En moi-même je rougis; la foi, la confiance, l'abandon de cette humble catéchumène me confondait. Alors nous sortimes, et, sous le beau ciel d'Afrique, je fis avec Félisi la prière du soir, récitai trois *Ave*, après quoi j'entonnai le *Causiku Mama Maria* (Bonsoir, douce Marie!).

Le soleil avait disparu; la lune éclairait la nuit. Je quittai ma catéchumène, emportant au fond du cœur une leçon de foi et d'abandon dont n'auraient pas souri les Pères du désert.

Sœur SAINTE-BERNADETTE, M. I. C.

Maria Sama l'emporte sur Ten Rikyo

par Sœur SAINTE-ANNE¹, M. I. C.

M. Kobayashi, père d'un élève du Jardin de l'Enfance, allait mourir d'un mal atroce: un cancer au cerveau. Dans son désespoir, il s'était donné à la religion de Ten Rikyo, qui exige de ses adeptes le don de toute leur fortune. En retour, ce dieu est supposé guérir sans remèdes ni soins médicaux.

Nous confiant en la Vierge Immaculée, Sœur Agnès-d'Assise² et moi formions le dessein de retirer cette âme de l'erreur. A notre première visite, le pauvre homme, qui souffrait horriblement, accepta la médaille miraculeuse. Ma compagne le catéchisa un peu et lui dit en dernier lieu: « Tandis qu'il en est encore temps, réfléchissez... Il n'y a qu'un seul *Kami Sama*. C'est lui qui donne les médecins et les remèdes pour s'en servir...

— Que faut-il faire? demanda le malade.

— Croire et être baptisé.

— Je crois en votre Dieu. Baptisez-moi. »

Le danger ne paraissant pas imminent, nous jugeâmes prudent de laisser M. Kobayashi mûrir sa décision. Mais quelles ne furent pas notre surprise et notre émotion de l'entendre prononcer avec l'accent de la sincérité cette belle prière qui lui montait spontanément du cœur: « *O Kami Sama*, mon Père que j'ai, hélas! ignoré jusqu'ici, salut! Je m'abandonne à vous pour toujours. Mes yeux sont fermés (son cancer l'avait rendu aveugle), mais depuis que ces personnes vous ont fait connaître à moi, je suis heureux de croire en vous. Pardonnez-moi le mal que j'ai fait durant ma vie. Pour l'avenir je m'abandonne sans crainte. Je promets d'endurer toutes mes souffrances avec patience. Je sens pourtant ma faiblesse, surtout quand je souffre beaucoup. J'espère que vous m'excuserez si je retombe encore. » Ici, le malade interpella sa femme, qui, stupéfaite, assistait à cette scène sans toutefois marquer sa désapprobation; et il lui demanda pardon des peines qu'il avait pu lui causer. De plus en plus éton-

1. Marie-Louise GOSSELIN, de Sainte-Sophie de Mégantic.

2. Lucienne RENAUD, de Montréal.

née, elle l'assura de son pardon. Alors le converti poursuivit à haute voix sa prière au *Kami Sama*: « Mon mal est de cette sorte que je puisse perdre la raison. Mais dès maintenant et pour jusqu'à la fin je proteste que je ne veux plus servir et aimer que vous. Je ne veux plus vous offenser et j'implore pour mon âme une place dans votre paradis. »

L'opposition survint non de l'épouse, mais des deux sœurs du malade qui accoururent à son chevet. Elles ne réussirent pourtant pas à l'ébranler. Et quand les bonzes de la secte de Ten Rikyo le visitèrent, il leur communiqua sa renonciation. Ensuite il nous fit rappeler par l'intermédiaire d'un cousin, nouveau chrétien qui s'intéressait à son âme.

Nous le trouvâmes en proie à d'horribles souffrances et jouissant d'une lucidité intermittente. Dans un moment de répit, M. Kobayashi renouvela son adhésion aux vérités de la religion catholique. Mais afin qu'il ne se convertit pas dans l'espoir d'être guéri par le baptême comme par un remède, Sœur Agnès-d'Assise eut soin de l'avertir que le sacrement ne ferait qu'assurer le bonheur à son âme.

Le moribond avait pleinement saisi l'effet surnaturel du baptême: il ne voulait pas autre chose que devenir l'enfant du bon Dieu. Ondoyé sur-le-champ, il s'abîma dans une action de grâces où il redit l'émouvante prière qui avait jailli de son cœur sous le don de la foi l'envahissant et l'éclairant. Intérieurement nous demandâmes à la Sainte Vierge de mettre un terme aux pénibles souffrances de ce pauvre cancéreux.

Le lendemain, notre néophyte partait pour le ciel. Puisse la Vierge Immaculée, plus forte que Ten Rikyo, prendre en pitié la jeune veuve et ses quatre enfants qui dans leur désarroi ne peuvent s'accrocher encore aux consolantes promesses du revoir éternel.




Quand on veut entrer dans le Cœur de Jésus, il suffit de s'adresser à Marie; on reçoit audience à l'instant même.

Saint ALPHONSE DE LIGUORI.

* * *

Le zèle d'une âme de feu ne se refroidit pas; il est une flamme qui veut envahir l'univers; il rêve de s'étendre, de proche en proche, à tous ceux en qui il veut insuffler son ardeur. Avec David, il pourrait dire: « Mon cœur s'est embrasé au spectacle du monde, en pensant aux hommes qui ont oublié la loi de Dieu. »

R. Frère HÉBERT, E. C.



L'Eglise catholique philippine d'aujourd'hui

par
Sœur THÉRÈSE-DE-LA-SAINTE-FACE¹,
M. I. C.

Paulino Albano entrait au petit Séminaire en juin dernier. Il est l'un des mille six cent soixante-dix séminaristes des Philippines. A son collège, cent quatre-vingt-dix jeunes gens de tous âges, de toutes catégories, se préparent à recevoir les Ordres. Naturellement, plusieurs des compagnons de Paulino vont se retirer avant d'achever leurs études. Le nombre restant des candidats demeure-t-il suffisant pour répondre aux besoins de 15,800,000 Philippins qui se déclarent eux-mêmes catholiques? On estime que deux cents nouveaux prêtres par année seraient nécessaires pour maintenir ici le rythme d'expansion de l'Eglise. De plus, la population du pays augmente toujours.

Pour laisser Paulino au Séminaire, M. Albano doit verser annuellement près de mille pesos au bureau du Régisseur. Il en coûtera donc de onze à douze mille pesos pour que le jeune homme atteigne à son idéal. Comme un tel placement n'assure aucun revenu matériel, certains parents refusent de payer. D'autres sont simplement incapables d'aborder cette dépense. Plusieurs des confrères de Paulino bénéficient de dotations offertes par les Chevaliers de Colomb, l'association Ylac, ou des bienfaiteurs particuliers. Les évêques de la plupart des diocèses supportent les frais d'étude de vocations sérieuses. Par exemple, le chef d'un diocèse me disait qu'il aidait quatorze candidats de son district, les parents de ceux-ci ne consentant qu'à assumer les dépenses personnelles.

Aujourd'hui, aux Philippines, il n'y a que deux mille quatre cent quatre-vingt-douze prêtres. Or on estime qu'un prêtre peut s'occuper de deux mille âmes. Ici la moyenne nationale est d'un seul prêtre par huit mille; en certaines localités, cette proportion s'élève encore et rejoint le pire au monde. A Manille même, il y a cinq cent trente-neuf prêtres; bon nombre de ceux-ci, en plus d'exer-

1. Thérèse LEBLANC, de Moncton, N.-B.

cer le ministère paroissial, sont engagés dans l'administration et dans l'enseignement.

A Galangin, paroisse de Paulino, un seul prêtre a charge de vingt mille catholiques. Comment s'attendre à ce qu'il puisse suivre tous ses paroissiens ? Dans ces conditions, il lui est physiquement impossible d'assister les mourants. Alors rien d'étonnant que soixante pour cent des Philippins catholiques meurent sans sacrements.

Maintenant, Paulino compte parmi les trois cent mille enfants philippins qui ont eu l'avantage d'une bonne éducation catholique. D'entre les autres, trois cent cinquante mille reçoivent un minimum d'instruction religieuse; mais plus de deux millions de ses compatriotes, étudiants aussi, n'ont jamais eu l'opportunité de connaître les Commandements de Dieu et de l'Église parce qu'il n'y avait personne pour les leur montrer.

A part cela, Paulino a eu la bonne fortune d'appartenir à une famille catholique idéale: ses parents étaient des fidèles pratiquants bien avant leur mariage. Ils l'ont donc élevé dans les mêmes traditions, les mêmes pratiques chrétiennes. Paulino a appris à se corriger de ses défauts en même temps qu'à prier. Malheureusement ses confrères du Séminaire n'ont pas tous subi cet entraînement de base. A l'occasion ils se découragent et s'en vont. Peut-être leur mère fut-elle trop accaparée par les affaires et les a-t-elle laissés aux mains des servantes...

Les statistiques révèlent que huit Philippins sur dix sont catholiques; elles oublient cependant que dix pour cent seulement assistent à la messe le dimanche. De ces dix pour cent, on ne saurait dire combien pratiquent réellement leur religion. Des milliers de Philippins ne pratiquent que... les *Fiestas* ! Combien de ceux qui vénèrent le Nazaréen de Quiapo remplissent leur devoir pascal ?

Et maintenant, en supposant que tous les catholiques pratiquants décident d'aller à la messe le même dimanche, y aurait-il assez d'églises ? Écoutons ce que dit le R. P. Horatio de la Costa, S. J., célèbre historien philippin :

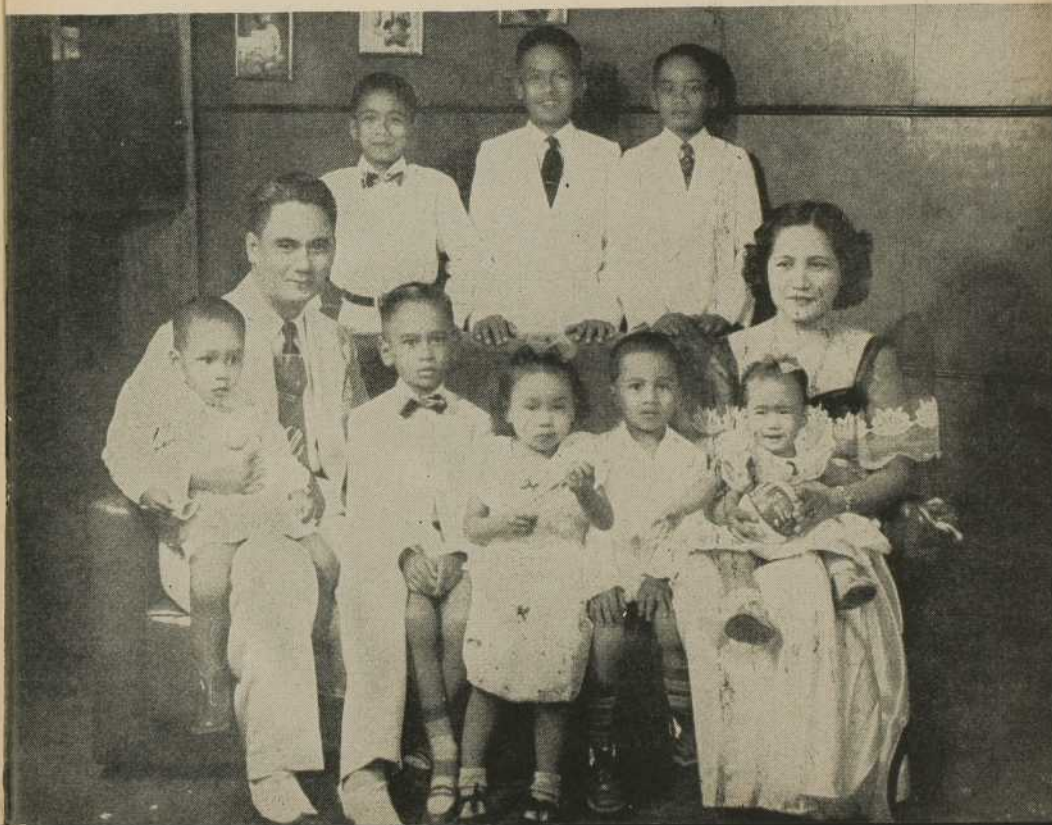
« Si aucun chiffre exact n'est établi, on peut hasarder une conjecture d'approximation: l'une des paroisses de Manille, des mieux organisées, a une population de trente mille âmes. Quatre messes sont célébrées à l'église chaque dimanche. La capacité du temple est de mille places. Ces mille places ne sont jamais toutes occupées; mais nous allons supposer qu'elles le sont. Cela signifie que quatre mille des trente mille catholiques de la paroisse entendent la messe dominicale. Même si nous ajoutons à ce chiffre le nombre de ceux qui vont à la messe ailleurs ou sont exemptés de l'obligation, la moyenne des pratiquants ne serait pas de plus de vingt pour cent. »

La pénurie de prêtres est peut-être le plus gros problème que doit envisager cette année l'Église des Philippines. Personne n'ignore la profonde influence de l'Église sur le peuple de l'Archipel : même les paysans peu instruits s'accrochent à leur foi; c'est une part de la tradition et de la civilisation que leur a laissées l'Espagne.

Mais le catholicisme est une religion vivante et grandissante; il a poussé des racines neuves: la hiérarchie a pris des positions fermes touchant la question

sociale; des organisations laïques secondent avec efficacité le clergé aux rangs trop clairs; des unions libres de travailleurs et des coopératives ont rencontré de l'appui; des centres de recherches et des séminaires préparent des programmes de réforme agraire; une grande partie des leaders politiques, hommes de profession libérale et industriels de la nation sortent des Collèges et des Universités catholiques. Cependant, l'Église catholique des Philippines n'en connaît pas moins une crise à cause de la faiblesse numérique de son clergé. Tant qu'un effort ne sera pas tenté pour remédier à cette situation, tant que les parents philippins ne favoriseront pas, comme les Albano, le recrutement des vocations et ne contribueront pas financièrement à les mener à terme, l'Église du pays vivra d'une vie précaire. De même en sera-t-il des organismes sociaux qu'elle a créés pour le plus grand bien de la nation.

INTÉRESSANTE FAMILLE DE M. LE DOCTEUR ET DE MME ALBANO, DE GAGALANGIN (MANILLE).
L'AINÉ DES FILS, PAULINO, A COMMENCÉ SES ÉTUDES EN VUE DU SACERDOCE.



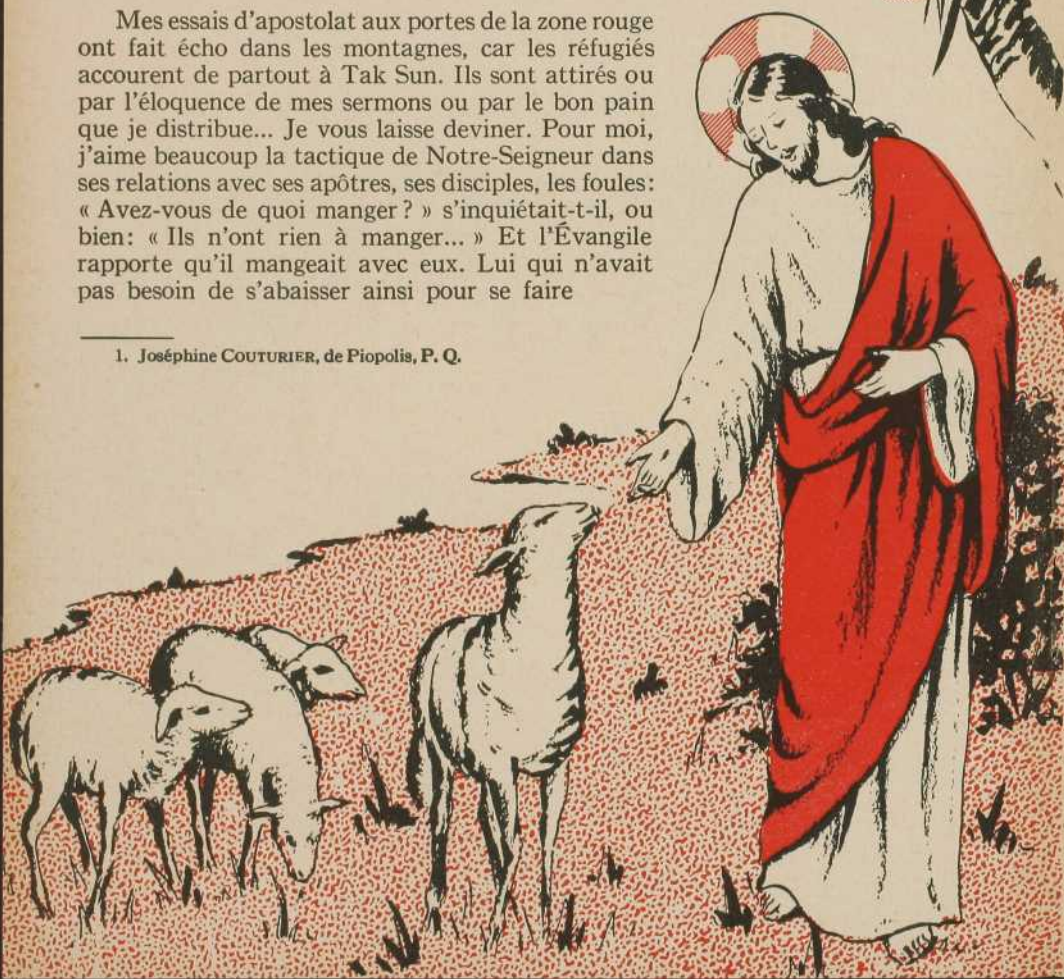
KOWLOON, HONG KONG

Auprès des réfugiés

par Sœur LAZARE-DE-BÉTHANIE¹, M. I. C.

Mes essais d'apostolat aux portes de la zone rouge ont fait écho dans les montagnes, car les réfugiés accourent de partout à Tak Sun. Ils sont attirés ou par l'éloquence de mes sermons ou par le bon pain que je distribue... Je vous laisse deviner. Pour moi, j'aime beaucoup la tactique de Notre-Seigneur dans ses relations avec ses apôtres, ses disciples, les foules: « Avez-vous de quoi manger? » s'inquiétait-t-il, ou bien: « Ils n'ont rien à manger... » Et l'Évangile rapporte qu'il mangeait avec eux. Lui qui n'avait pas besoin de s'abaisser ainsi pour se faire

1. Joséphine COUTURIER, de Piopolis, P. Q.



comprendre et pénétrer les cœurs, il voulut sans doute nous enseigner la méthode la plus simple pour atteindre un but de conversion: soulager d'abord les misères physiques, la terrible faim des affamés surtout. Ensuite, avec la grâce de Dieu, s'opèrent de ces revirements d'âme qui réjouissent le ciel.

Après avoir perdu tous leurs biens matériels, les réfugiés trouvent dans l'épreuve du dénuement la perle du Royaume de Dieu. Aussi est-ce toujours d'un cœur navré que nous nous voyons dans l'impossibilité de secourir tout le monde. Souvent je me dis: « La pauvreté n'est pas un vice, mais ce n'est tout de même pas commode! » Ici, à Tak Sun, il y a distribution de portions de pain à une cinquantaine de personnes, tous les matins; distribution aussi de vêtements, couvertures, remèdes, etc. Il faut payer un abri à celui-ci, chercher du travail à celui-là, accorder des petites douceurs de temps en temps: il n'est pas bon de manger sempiternellement son pain sec. Pauvres réfugiés! pauvres gens! mon désir serait de donner à chacun une fiche de consolation qui lui serait comme la pomme de Newton. Dans la plupart des cas, l'attraction vers notre sainte religion se produit à la suite d'une bonne parole, d'un acte de charité, d'un présent minime: médaille miraculeuse, image, chapelet, crucifix, catéchisme, livre. Si l'on doute de ceci, on n'a qu'à remplir cette liste et à m'expédier le tout...

SEUR SAINT-PHILIPPE (ANNETTE BEAUDOIN, DE CHAMPLAIN) ET QUELQUES-UNES DE SES
ÉLÈVES DE MUSIQUE À L'ÉCOLE TAK SUN, DE HONG-KONG.



Outre ces œuvres de miséricorde spirituelles et corporelles exercées à Tak Sun, nous visitons trois fois la semaine un hôpital du gouvernement logeant huit cents malades. Là nous enseignons la doctrine, distribuons des douceurs et ondoyons les mourants. Les leçons de catéchisme se ressentent de l'anathème de Babel. Devant les cinq ou six dialectes chinois rencontrés, je dois m'incliner et reconnaître très humblement que si le bon Dieu daigne se servir de moi, c'est pour mieux démontrer que lui seul convertit les âmes. La Chine populaire, douloureuse et malheureuse, semble comme un grand livre où tout le monde peut lire pour tirer des leçons salutaires. Ceux-ci en arrivent à la connaissance du vrai Dieu avec ses dons de foi, d'espérance et de charité; ceux-là sont frappés par la grâce du repentir et du pardon: c'est le retour au bercail après huit, quinze, vingt ans d'errance dans les broussailles du péché. Leur joie de tomber dans les bras de miséricorde du bon Pasteur est si grande qu'il vaut bien la peine que je multiplie les efforts et les grimaces pour me faire comprendre dans les quatre ou cinq dialectes chinois que je ne possède pas!

Pour terminer, je vous raconterai un petit fait survenu ces jours derniers. Il me porte à croire que je suis peut-être la « sainte » de Kowloon, car il me taxe du don d'ubiquité. Un matin, un vieux Chinois du Nord que je n'avais jamais vu de ma vie me tend la main en s'écriant transporté: « Comme je suis content de te revoir, Kou Sieou Niu! Depuis que tu m'as donné du pain et du linge à Nankin, je ne t'ai pas revue. Je t'ai aperçue en passant à Changhaï il y a deux mois, mais je n'ai pas osé te parler: il y avait trop d'amis. Et voici que je te retrouve à Tak Sun. Vraiment le Maître du ciel me protège! Je vais me faire catholique! » Inutile d'ajouter que tout ce beau préambule amenait une supplique: le vieux Chinois du Nord désirait du linge, au moins un morceau de pain.

Il arrive parfois de ces incidents drolatiques qui pimentent l'apostolat auprès des réfugiés. Cet emploi très absorbant, joint à mes exercices spirituels, remplit ma vie jusqu'au bord. Vivent les Missions! Il n'y a pas de place pour l'ennui, mais tout ce qu'il faut pour surabonder de joie selon saint Paul.



Depuis que l'Église existe, existe le problème missionnaire qui est sa raison d'être. Ce problème, c'est à chacun des chrétiens de le résoudre, et cela aussi longtemps qu'il restera dans le monde, que ce soit aux pôles ou à l'Équateur, une parcelle de terre où la bonne Nouvelle du Dieu fait homme pour notre salut et notre sanctification n'aura pas été portée. Malheureusement, cette bonne Nouvelle, qui devrait nous faire exploser de joie et nous remplir d'espérance, ne dit plus rien à trop d'hommes. Ce mystère d'amour infini demeure ignoré.

R. BERTIN.

Une quinzaine à Pitara

par Sœur CÉCILE-DE-LA-TRINITÉ¹, M. I. C.

Pitara est un village des montagnes qui n'a pas de missionnaire résidant. Les Pères Blancs y ont bâti une chapelle-école de brousse où ils vont de temps en temps exercer leur ministère.

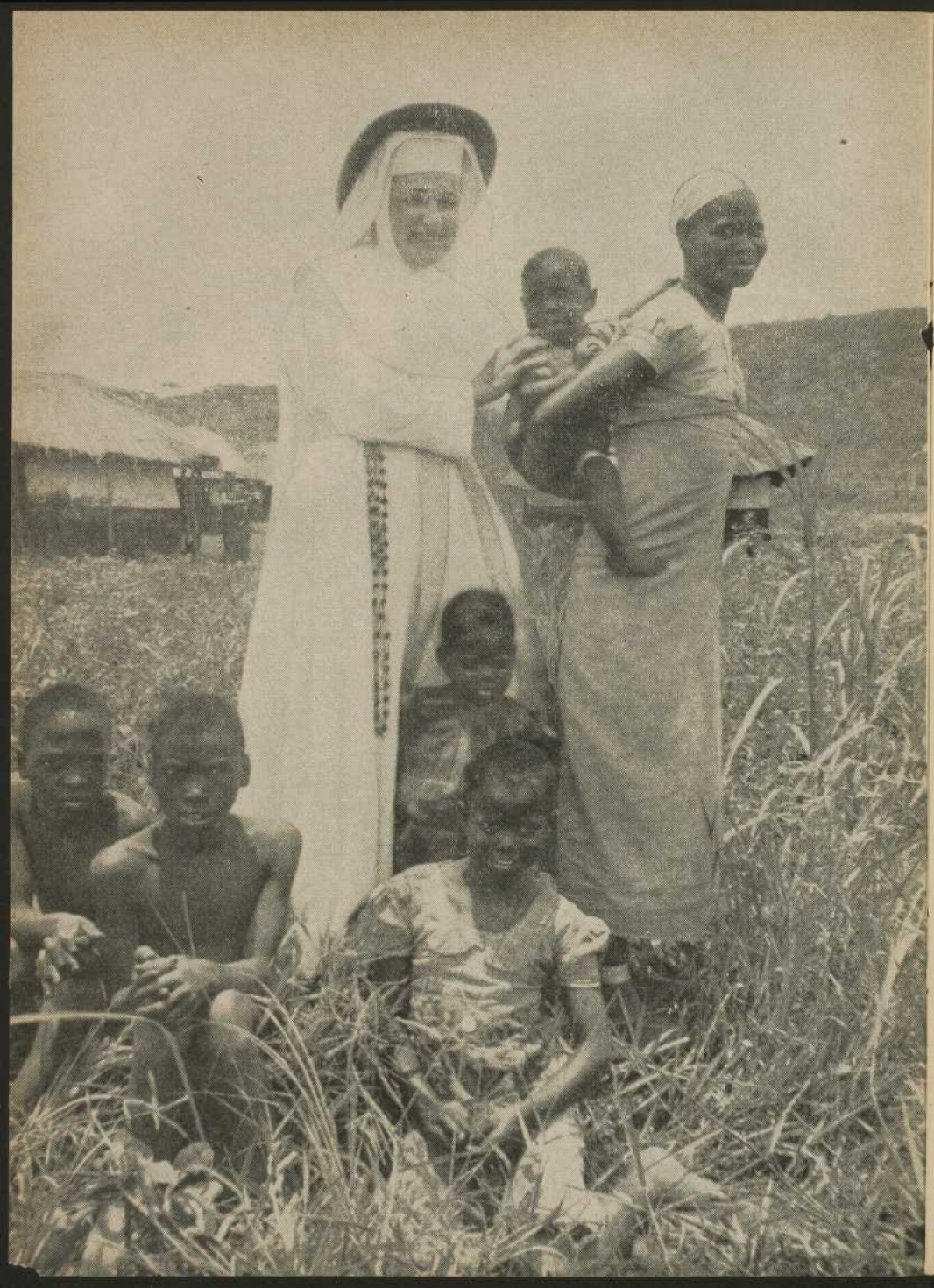
En vue de la préparation des catéchumènes au baptême, Sœur Marie-Délia² et moi avons passé deux semaines, vivant presque à l'indigène, parmi les habitants de Pitara. Population sympathique qui désire connaître le vrai Dieu. Nous logions dans une chaumière séparée en deux par une demi-cloison en terre. Le plancher avait été fraîchement enduit de bouse de vache, cirage qui possède, d'après les Noirs, la propriété d'éloigner les moustiques et d'empêcher la terre battue de craqueler. Notre ameublement se composait d'une table, deux chaises et deux de ces lits africains dont le matelas est une *mphasa* (natte de bambou). Le catéchiste nous brassait une popote pas compliquée dehors sur un petit feu.

De 8 h. 30 du matin à 1 h. 30 nous faisons le catéchisme à un groupe d'enfants de sept à dix-sept ans. Sœur Marie-Délia, plus versée que moi dans le *citumbuka*, expliquait la leçon et contrôlait par des questions l'évolution orthodoxe de la science. Pour moi, je voyais au « par cœur ». Vous pouvez imaginer qu'il n'est pas facile de garder attentifs à des cours ou très sages à l'étude des petits broussards qui ignorent l'école et sa discipline, toujours prêts à bondir en quête de viande derrière un insecte. Heureusement, j'avais apporté un appareil *view master*, invention dont Pitara n'avait pas encore eu la révélation. Donc, pour maintenir l'application et obtenir un rendement maximum, j'usai d'un stratagème dont mes compagnes de Katete ont bien ri dans la suite, prétendant qu'il n'est pas selon la méthodologie moderne. Le mystérieux instrument posé près de moi, je promis que chaque réponse récitée par cœur, sans accroc, serait récompensée par le droit de regarder dans la lentille. L'ambition fut portée au comble, l'attention aussi, les progrès de même! A celles qui se rirent de mon procédé, je répondis avec philosophie qu'il faut avoir recours à des moyens bizarres dans des cas bizarres...

L'après-midi, les catéchumènes repartis pour leurs villages, nous filions à bicyclette visiter les hameaux environnants. Là nous goûtions le plaisir de semer le bien par des paroles, des remèdes, voire notre simple présence. Les vieilles grands-mères s'agenouillaient devant nous, nous suppliant de rester

1. Cécile BLAIS, de Sherbrooke.

2. Marie-Marthe TERRIEN, d'Ottawa.



avec elles. Nous leur promettions de revenir, et, dans leur joie naïve, elles nous donnaient un *cawanangwa* de reconnaissance: un œuf, quelques épis de blé d'Inde, et même des « cotons » de blé d'Inde, ce qui compte ici parmi les friandises. Il n'est pas rare de rencontrer des hommes, des femmes, des enfants, suçant un de ces bâtons de quatre à cinq pieds et qui renferment un soupçon de sucre. Spectacle comique et triste à la fois! Quelle pauvreté que la pauvreté noire!... Dans tous les domaines, nous, religieuses, jouissons du centuple promis par Dieu: logement, vêtement, nourriture; du côté spirituel, nous sommes des multimillionnaires! tandis que ces gens... Ma compagne et moi avions presque honte d'accepter les menus présents qu'ils nous offraient; et pourtant il le fallait, sous peine de les chagriner.

Souvent, le soir, nous attendait, sur la table de notre case, un petit plat de *sima*, cadeau qu'on était venu porter en notre absence. Vraiment, quels braves cœurs, quand on songe que la famine sévissait par suite de la sécheresse!

Le R. P. Riopel, P. B., admit nos catéchumènes à la première communion. Une petite fille qui avait été refusée à l'examen étudia d'arrache-pied et pleura tellement qu'elle obtint la permission de se reprendre. Le plus heureux de tous fut un jeune garçon de dix-sept ans, infirme depuis son bas âge. A deux ans, il était tombé dans le feu à la hutte paternelle. Affreusement défiguré et souffrant d'une plaie suppurante qui lui ronge l'œil, il fuit la société des humains et vit solitaire. Ce fut toute une affaire de l'attirer aux cours de doctrine. Aujourd'hui il est content: il n'est plus seul; Jésus lui tient compagnie.

La cérémonie du grand jour se déroula sans luxe ni appareil. On s'approcha du banquet céleste dans son *saru* ou sa guenille de tous les jours. Qu'importe! Notre-Seigneur n'exige pas la splendeur pour répandre ses grâces et ses bénédictions.

Après la messe, dans une bousculade digne de broussards pur sang, les premiers communiantes prirent d'assaut la Sainte Table, où le Père Riopel leur distribua des chapelets et des médailles. Je sursautai malgré moi quand j'aperçus, émergeant du groupe et rayonnant de joie, deux jeunes païens en costume d'Adam qui venaient de s'habiller d'une médaille au cou! Catéchumènes de l'an prochain, probablement...

Qu'il reste de l'ouvrage à faire à Pitara comme partout d'ailleurs dans cette immense brousse du Nyassa-Nord où commencent à se tailler ici et là des clairières de civilisation chrétienne.

Chez le Sumiya San

par Sœur SAINT-CHARLES-GARNIER¹, M. I. C.

Une maisonnette au toit arrondi dont une mince toison de neige accentue aujourd'hui la courbe. Autour, des fagots, des branchages, du bois, des sacs de charbon liés de cordes de paille, tout un arsenal qui indique que nous sommes bien chez le *Sumiya San*.

A Wakamatsu le charbon ne s'achète pas à la tonne, pas plus que le bois à la corde. Le système provision n'existe pas! On achète seulement ce qui est nécessaire pour la journée. Il en va de même dans les autres domaines. A-t-on besoin d'un œuf pour apprêter le repas? On se procurera un œuf seulement.

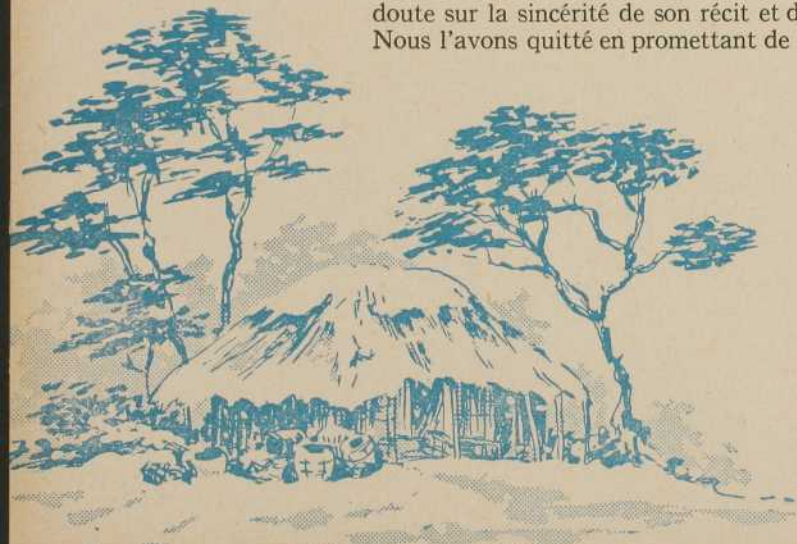
A notre arrivée chez le marchand de charbon, celui-ci laisse ses clients pour venir nous servir. Sa figure joviale manque du plastique japonais habituel: il est ouvert et spontané.

Les affaires terminées, cet homme nous dit à brûle-pourpoint: « Moi aussi je crois en Dieu. » Comme il paraît vouloir causer, nous nous informons s'il appartient à la religion catholique. « Non... pas encore; mais je le désire. Lors de la dernière guerre j'ai servi dans l'armée à Singapour. Or un jour de bombardement nous avons pris pour cible un certain couvent de la ville. Quand avec des compagnons j'allai constater le désastre, quel ne fut pas notre étonnement de découvrir, dans une pièce, des hommes, des femmes, des enfants, des personnes comme vous qui priaient. De mortalité aucune! Je compris que le Dieu que ces gens priaient et qui les avait si bien protégés devait être le seul vrai. »

L'accent de notre interlocuteur ne laissait aucun doute sur la sincérité de son récit et de ses sentiments. Nous l'avons quitté en promettant de lui rapporter des

livres qui vont éclairer la foi simple jaillie en lui au couvent de Singapour.

1. Graziella LANGLOIS, de Québec.





On prépare Noël au Postulat



Mère Maitresse dépose l'Enfant Jésus
à la salle de récréation.

NOËL AU



NOVICIAT

Durant la joyeuse quarantaine, les novices multiplient leurs visites auprès du Bambino de la Crèche.



Plaisirs d'hiver



au Noviciat



Plaisirs d'hiver au Noviciat

Sima

par Sœur SAINT-YVES¹, M. I. C.

En notre coin de brousse, point de brise qui fasse onduler les grandes herbes des prés. Le vent qui souffle n'a rien de poétique; il soulève la poussière en nuages aveuglants et dépeigne tristement la belle chevelure blonde de nos toits de paille. Juillet et août, c'est la saison des grands vents.

Que font nos gens pendant ces mois? Ils se reposent en tressant des nattes avec des feuilles de palmiers. Les récoltes sont finies: le blé d'Inde, après avoir séché sur l'épi, a été mis en réserve dans des *tampas*, sorte de silos faits de branches enlacées, et coiffés d'un toit conique recouvert de paille. La cueillette des pistaches a précédé de quelques semaines celle du maïs. Quant au riz, qui vient lui aussi d'être récolté, on le garde non décortiqué; on ne le soumet au battage que par petite quantité à la fois. Le manioc et les patates sucrées restent dans la terre; ces légumes ne se conservent pas plus de deux ou trois jours lorsqu'ils sont arrachés. La carotte de manioc est quelquefois cuite dans la cendre, avec sa pelure, mais le plus souvent elle sert à la fabrication de la farine pour la *sima* (bouillie) quotidienne. Voici comment l'on procède: on pèle la carotte, puis on la fait tremper dans l'eau durant vingt-quatre heures. Quand elle est devenue très molle, on en confectionne des boulettes qui sèchent toute une journée au soleil. Ainsi préparée, cette céréale se conserve très longtemps. La maman prend au jour le jour un certain nombre de boules, les moud dans le *tuli* (mortier), puis sasse la farine. Celle-ci, délayée à l'eau et cuite sur un feu bien conditionné, donne la succulente *sima* dont nos Noirs ne peuvent se passer.

Voulez-vous y goûter? Lavez-vous préalablement les mains, et servez-vous à même la meule de pâte, c'est la politesse ici! A l'aide de vos doigts, prenez du mets la grosseur d'une bouchée que vous ferez passer dans un deuxième bol contenant le *dendé* (assaisonnement), puis vite portez à la bouche et, si vous avez bon appétit, recommencez aussitôt l'opération, car le temps perdu serait

1. Yvette RICARD, de Grand'Mère.

à votre désavantage, les autres convives ne vous attendront pas pour vider le plat.

Comme tout ce qui débute, l'organisation des œuvres à Vua est lente, mais combien encourageante. La Mission compte une seule famille chrétienne, avec plus de cent cinquante catéchumènes; une école de trois classes au Poste même et six autres dans les succursales; un ouvrier prometteur: de jeunes mamans sont tout heureuses d'y apprendre à coudre le vêtement qui couvrira leur bébé; enfin le dispensaire où l'on vient de trente milles à la ronde faire soigner ses petits et gros bobos.

En ce moment, un groupe de femmes qui reviennent de la leçon de catéchisme récitent en marchant leurs prières. Que c'est touchant! Bien sûr, le bon Dieu bénira ces bonnes volontés qui cherchent à emmagasiner le plus vite possible les connaissances religieuses afin d'être admises au baptême. Il y en a de tous âges. Estéra compte bien soixante ans; sa mémoire est revêche et ne retient pas facilement. « Je vais me placer près de vous et vous répéterez avec moi », lui dit une plus jeune pour l'aider. Toute réjouie, la pauvre femme qui perdait courage se reprend à espérer qu'elle passera l'examen des prières, lequel lui méritera la Croix, symbole de la dernière étape préparatoire.

Chez les petits de l'école, il y a également entraide. Muyaya, 7 ans, est de famille pauvre. La chétive guenille qui l'a couvert jusqu'à aujourd'hui ne tient

SEUR SAINT-YVES (YVETTE RICARD, DE GRAND'MÈRE) PASSE EN REVUE LES POUPONS DE « LA GOUTTE DE LAIT ».



plus. « Pauvre Muyaya, je ne puis t'accepter ainsi à l'école, lui dit sa maîtresse; tu viendras nous aider demain à l'ouvrage pour recevoir un bout d'étoffe... En attendant, retourne à ta hutte. » Mais c'est la leçon de catéchisme, et Muyaya supplie qu'on lui permette au moins de rester dans un coin de la classe. Sa petite sœur de neuf ans appuie sa requête: « Demain, je viendrai l'aider à travailler. » « Oui, oui, ma Sœur, acceptez, de renchérir une autre fillette, et pour que Muyaya reste aujourd'hui, tenez, voici mon turban pour qu'il s'en couvre. »

Pour des petites païennes, n'est-ce pas admirable?... Que sera-ce quand la grâce du baptême aura transformé ces belles vertus naturelles?

Nos Noirs sont aussi reconnaissants. L'autre jour, à l'heure du dispensaire, tous les patients, assis sur la natte, remplissaient la pièce. Je venais d'examiner un bébé et me disposais à lui préparer une potion. Une femme se mit alors à vanter à la maman du petit les bons soins dont elle-même était l'objet depuis quelques jours. Alors toute l'assemblée de proclamer la compétence du docteur et de souhaiter l'abondance des bénédictions sur son travail. J'ai fait mine de ne pas comprendre, mais je me disais que c'était là une belle *ruse* du bon Dieu qui se sert de nos efforts et les couronne de succès pour attirer ces pauvres gens vers la Vérité.

Parmi les derniers gros cas traités au dispensaire, se trouvait un employé des Pères qui s'était fait piquer par un *chitumbi*, serpent énorme et très venimeux. La vie de ce bon Noir a été en danger pendant quelque temps, puis on a craint qu'il ne perde le pied. Enfin, son état général semble s'améliorer et nous avons confiance qu'il ne gardera qu'un vilain souvenir de cette malencontreuse aventure.

Il nous arrive d'avoir la visite, même dans notre maison, de ces indésirables serpents. L'autre jour, c'était un *satu*. En plus de piquer, ce reptile crache un venin qui, s'il atteint les yeux, rend instantanément aveugle. L'animal se glissa sur la véranda, en plein jour heureusement. Un indigène qui passait l'identifia comme très dangereux et nous prévint de ne rien faire nous-mêmes pour le tuer. Il s'en fut chercher le Frère de la Mission, qui accourut avec sa carabine, l'épaula et mit fin à la vie du *satu*, de même qu'à la crainte générale.

A peine quinze jours plus tard, avec l'aide des enfants, nous devions faire la chasse à un autre reptile mesurant plus de dix pieds et aussi dangereux que son congénère. Il réussit à nous échapper en se faulant dans la remise. Peu après, une Sœur, en soulevant le couvercle d'une boîte, l'aperçut qui dormait paisiblement, tout enroulé sur lui-même. Le Frère fut de nouveau appelé et cette fois une balle transperça à cinq endroits le corps de la malfaisante vipère.

De toutes les bêtes sauvages de ce pays: lions, hyènes, léopards, crocodiles, etc., c'est bien le serpent qui est le plus à craindre, car il vient jusqu'à nous. Mais nous tâchons de vivre quand même le plus en paix possible. « Il ne nous arrivera que ce que le bon Dieu voudra », nous disons-nous.

Vous croyez au miracle?... Eh bien! il se fait ici des transformations quasi miraculeuses. Vous savez que Vua est construit dans les épines qui poussent partout à profusion. Un énorme buisson n'a même pas voulu reculer quand

l'église fut bâtie, si bien qu'on pourrait presque toucher de la main ses branches épineuses en allongeant le bras par l'embrasure de la fenêtre. Or tous les matins, à l'heure de la prière, une myriade de jolis oiseaux jaunes viennent gracieusement se poser sur ces branches pour gazouiller un *monïre* matinal au *Fumu-Yesu*. On croirait alors vraiment que le buisson a fleuri!

Que nous serions heureuses si tous les buissons, toutes les épines que sont actuellement les pauvres âmes païennes de Vua, se transformaient ainsi sous la douce rosée de la grâce! Quel magnifique bouquet cela formerait et quelle joie ce serait pour nous de l'offrir au Maître de la moisson! Nous recommandons cette grande intention à vos charitables prières.



Joie missionnaire

Katete. — J'étais à dire une partie de mon Rosaire quand on vint me porter un billet du Père Curé qui m'invitait à aller visiter Anna, chrétienne d'un village éloigné, à qui il devait administrer les derniers sacrements. Nous partîmes en jeep avec Ignasio le catéchiste, et une aide indigène du dispensaire. Après dix-sept milles de voiture, il nous fallut cheminer dans la brousse, à la file indienne, sur un sentier raboteux. De longues herbes formaient comme un dais au-dessus de nos têtes. Le Père Riopel portait sur lui le bon Dieu; il me semblait suivre le Christ dans ses courses apostoliques.

Anna se chauffait au soleil devant sa case. Nous l'aidâmes à rentrer chez elle. Le Père la confessa, après quoi il nous appela pour faire les préparatifs en vue de la Communion et de l'Extrême-Onction.

Assise par terre, Anna avait à ses côtés sa batterie de cuisine, sommaire, très primitive. Au beau milieu de la place, la poule installée sur son nid chantait sa chanson de victoire. Trois branches sèches brûlaient lentement dans un nuage de fumée. Pour déposer la custode, il ne se trouva pas autre chose qu'une natte! Quelle simplicité d'apparat pour le Maître de l'Univers!... Quand Anna eut reçu le Saint Viatique, le prêtre commença les onctions. Un petit chien, sorti de je ne sais où, vint jeter quelques distractions. Il avait rejoint sa maîtresse et la léchait sans cérémonie; puis il se coucha près d'elle. Tout cela se passait le plus naturellement du monde: les nombreux spectateurs accroupis dans la hutte n'y voyaient rien d'anormal.

Son ministère rempli, le Père Riopel se retira, entraînant les indigènes du village. Et ce fut à mon tour de prodiguer mes soins. Quel bonheur de pouvoir soulager en cette pauvresse de la brousse un membre souffrant du Christ! Plusieurs fois cette réflexion m'a traversé l'esprit: « Ah! si la jeunesse de mon pays savait la joie de se dépenser pour Anna et ses frères du Nyassa-Nord! »

SŒUR SAINTE-YVETTE¹, M. I. C.

1. Yvette CARLE, de Joliette.

Reconnaissance au Misuku

par Sœur SAINT-JEAN-DE-LA-LANDE¹, M. I. C.

L'expédition du Misuku, région voisine de Fort Hill où l'on projette d'établir un poste de mission, me tentait fort depuis deux ans. Mais il n'existe pas de route carrossable (on en a commencé une toutefois), et le pays n'est accessible que par des sentiers de chèvre à travers les montagnes qui s'étagent derrière notre couvent. Les uns nous déconseillaient l'aventure, les autres nous assuraient que ce n'était pas folie: une marche d'une vingtaine de milles environ. Sœur Sainte-Bernadette² se sentait tout aussi induite que moi en tentation...

En juillet dernier, comme la température se maintenait plutôt fraîche, nous décidions de succomber. Le 9, à 6 h. 30 du matin, départ du corps expéditionnaire formé de nous deux, les *Wamayi*, du catéchiste de Kaseye comme guide, d'une jeune Noire et de deux solides garçons de l'école, porteurs des bagages.

Escalade allègre du premier versant joliment raide, au milieu d'une brousse rafraîchie par la nuit. Du faite, la vue plonge sur la Mission: les enfants sortent de l'école et nous adressent des signes d'amitié. Nous allongeons le pas: sur un mille s'étale un plateau bordé d'un précipice. Puis deuxième ascension moins ardue que la précédente.

Vers les 9 heures nous traversons Ciwula. On accourt nous saluer et s'informer du terme de notre voyage. Sans nous arrêter nous répondons: « *Ku Mughese.* » Et tout le monde de s'écrier avec des hochements de tête: « *Kutali comene!* » (C'est bien loin!) La soif nous brûle. Par bonheur les sources jaillissantes d'eau pure abondent dans ces parages.

Au milieu de la matinée, nous arrivons à cette forêt fameuse dont les indigènes nous ont souvent parlé. Je m'attendais de voir des arbres ordinaires, un bois quelconque, mais, ô merveille! c'est une forêt épaisse, la vraie forêt tropicale des récits de la jungle. Le soleil n'y pénètre pas: des arbres dont j'ignore l'essence dressent serrés leurs fûts droits et imposants. Les énormes troncs des caoutchoucs, recouverts de mousse, sont comme drapés d'un magnifique velours vert. Des fougères arborescentes balancent des panaches au-dessus de nos têtes. Et, se jouant parmi cette végétation géante, des lianes souples grimpent, s'enroulent, se déroulent, pendent, s'entremêlent, exubérantes et folles. Le silence en ces lieux est lourd et profond. Pas une bête, pas un singe; aucun bruit, sauf de temps en temps le cri d'un oiseau.

A partir de cette *wonderland* nous commençons à redescendre. Si l'on souffle à l'aise, les genoux craquent miséricorde, car il faut freiner sans cesse. Le mieux serait d'imiter les Noirs qui prennent la course.

Nous tombons ainsi sur Tajumpa Half, ce qui indique que nous avons couvert plus de la moitié du trajet. Dans le lointain s'aperçoivent les toutes

1. Clémence CARON, de Saint-Jean-Port-Joli.

2. Marie FVFE, de Laprairie.

premières huttes d'Iponjora, village situé à quatre milles de Mughese. Mais ce n'est là qu'un encouragement africain: nous mettrons encore trois heures avant d'atteindre Iponjora.

En passant, laissez-moi vous avertir du truc des indigènes: jamais ils ne disent que tel endroit est éloigné; la perspective d'avoir à marcher longtemps est trop décourageante. Invariablement ils répondent: « *Apa pafupi* » (Là tout près) quand on leur demande si c'est encore loin. Et ils vous indiquent du doigt un point quasi imaginaire.

Nous croisons des habitants de Yiuruwu. Ils s'en vont à une réunion de lamentations: une femme vient de mourir au village. Puis, encore une montagne à gravir et nous entrons à Iponjora. Là se trouve la cour de justice où siège le *Mwene Misuku*. Les élèves de l'école protestante se portent au-devant de nous; les professeurs se tiennent sur la réserve, jusqu'au moment où l'un d'eux se risque à demander des remèdes. Les remèdes, c'est toujours le premier pas dans la voie des relations amicales! L'école de ce centre compte cinq cents élèves, tandis que l'école catholique de Mughese n'en reçoit qu'une centaine. La constatation crève le cœur. Le plus triste, c'est que ces enfants apprennent à détester la religion catholique, si nous en jugeons par ce qui se répète à l'école de Cinunka. Nombre de garçons et de filles du standard III nous accompagnent. Ils seraient nôtres si nous pouvions ouvrir une mission à Mughese!

Nous sommes toujours à Iponjora, et vive le terrain planche: les genoux cessent de gémir! Ici au moins, il y a *deux inches dret*, selon l'expression du bon Frère Nazarius, Allemand d'origine, qui nous décrivait Mughese en ces termes: « Mughese? peut pas y trouver deux inches dret. » En ce pays où n'existe pas le téléphone, on réussit toutefois à communiquer les nouvelles. C'est ainsi que de Mughese le capitao de la plantation de café, propriété de Mgr Saint-Denis, apprend notre visite et s'amène nous souhaiter la bienvenue. Content comme un roi, agile comme une antilope, il redégringole les montagnes pour prévenir son monde. Quand nous arrivons à destination, la maison est prête, le bois coupé, le feu allumé; une poule et du lait ont été apportés pour le souper, des lits préparés.

À la lueur d'une chandelle, nous soupçons d'un morceau de poule cuite à l'africaine par nos boys. Eux-mêmes prennent ensuite leur repas. C'est merveille de les voir dévorer à belles dents leur portion, y compris les os. La conversation ne se prolonge pas dans la veillée: le sommeil écrase les membres du corps expéditionnaire. Deux fillettes restent à coucher à la maison et s'étendent enroulées dans leur *saru* de la journée, par terre près de l'âtre. Elles entretiendront le feu au cours de la nuit, ce dont je doute, car en un clin d'œil les voilà qui dorment aussi dur que la Belle au bois dormant!

Réveil dès 6 heures le lendemain. Sœur Sainte-Bernadette se sent un peu fatiguée; moi, j'éprouve de la raideur dans les articulations. Nos devoirs religieux remplis, nous partons visiter la plantation de café, ancienne propriété d'un Anglais décédé à Mughese.

Le site est d'une beauté unique. À côté de la résidence ceinturée d'une triple rangée de sapins, la plantation, disposée en escalier, couvre le flanc de la mon-

tagne, chaque marche mesurant quatre à cinq pieds de haut sur quatre à cinq de large. Le courage nous manque pour parcourir le domaine en entier. Les collines s'enchaînent les unes dans les autres, encerclant un précipice d'une profondeur de plusieurs centaines de pieds. Tout au fond, on commence à abattre les arbres; l'an prochain, la pente abrupte sera devenue elle aussi un escalier planté de caféiers. Dans cette région les jardins sont tous semblables et travaillés seulement avec des pioches: l'outillage moderne est inconnu de la population. Nous admirons le vert éclatant de la végétation, laquelle n'a pas souffert de la sécheresse qui désole le Nyassa-Nord: le soleil se montre tardivement dans ces montagnes. Malgré la différence d'altitude, car Mughese se dresse à cinq mille cinq cents pieds, le climat reste sensiblement le même qu'à Kaseye. Nous nous rendons ensuite examiner l'emplacement où s'élèvera la future maison des religieuses: un peu en arrière de la résidence des Pères en suivant la route qui longe la rangée de sapins sur le côté droit. Site superbe qui tenterait un pinceau d'artiste.

Après cette visite, repos jusqu'à 2 heures de l'après-midi. Puis les indigènes se présentent pour réclamer des remèdes. Les conversations sont forcément brèves: nous saisissons très peu de chose du dialecte des Wasukwa qui habitent ces hauteurs.

Mais déjà il nous faut songer au retour. On nous conseille un autre itinéraire par une route meilleure et plus courte: nous passerons par Cipwera, d'où

SEUR SAINT-JEAN-DE-LA-LANDE (CLÉMENTE CARON, DE SAINT-JEAN-PORT-JOLI) ET SES GUIDES, AU RETOUR DE L'EXPÉDITION DU MISUKU.



M^r Waterfield, du département de l'Agriculture, nous conduira en jeep jusqu'à Kaseye. Le capitao met à notre disposition une chaise à porteurs ainsi qu'une escorte de quatre employés de la plantation et de quatre vigoureuses filles.

Départ au petit matin. Chemin réellement meilleur. Ici et là des bosquets de sapins. Oh! ces sapins, ce qu'ils ont le don d'attendrir les Canadiennes... Sur les instances des Noirs, je devrai essayer la *sedia*; mais les voir courir tout en nage me fit si mal au cœur que je descendis bientôt, résolue de n'y pas remonter.

A Cipwera, désappointement: pas de M^r Waterfield. Nous faisons quand même nos adieux à nos compagnons de Mughese et poursuivons notre route, espérant voir surgir la jeep. Dans la plaine, chaleur torride et seulement de l'eau stagnante. Au beau milieu de l'après-midi, nous apercevons une motocyclette qui roule vers nous: c'est le R. P. Supérieur de Kaseye. Il apporte de la nourriture, un lit et des couvertures. Fatiguées, nous le sommes, quoique Sœur Sainte-Bernadette prétende que non... Cependant nous remercions notre si bon pasteur, préférant rentrer au couvent le plus tôt possible.

Tant que le soleil brille, la caravane marche bon train. Mais, l'obscurité venue, il faut cheminer au ralenti, sonder continuellement le terrain avec un bâton.

A 7 h. 30, arrivée à la Mission. Sœur Marie-Berthe¹, Sœur Thérèse-Marguerite² et les enfants nous accueillent avec des transports de joie. Quant à nous, toutes fourbues..., nous ne sommes pas fâchées...

Notre expédition au Misuku nous a convaincues que nos missionnaires y seront les bienvenues et qu'elles pourront se livrer à un bel apostolat. Les filles peuplent les écoles de cette région; la moisson se perd faute d'ouvrières... Les propagandistes de la *Free Church* sentent leurs sucès menacés et font une résistance désespérée. Ici, à Kaseye, ils mènent une campagne destructrice contre notre école. Mais comme partout dans l'histoire de l'Église, Dieu et la vérité triompheront.



En ces temps difficiles, il semble que croissent et se multiplient de jour en jour de formidables obstacles qui s'opposent à la sainte tâche des hérauts de l'Évangile. Et cependant les amis des Missions et ceux qui y travaillent doivent garder une confiance inébranlable, car celui qui combat pour nous est plus grand que l'ennemi qui nous attaque et les promesses divines ne peuvent pas être vaines.

Da Sainteté PIE XII.

* * *

On peut poser en principe que, lorsque le sacrifice monte, la grâce de Dieu descend toujours.

P. BAETEMAN, C. M.

1. Berthe-Alice CHAMPAGNE, de Montréal.

2. Thérèse GOUIN, de Montréal.

Première expérience en mission

par Sœur SAINT-NÉMÈSE¹, M. I. C.

La température à Cuba me paraît assez capricieuse, c'est-à-dire que la pluie ne s'annonce pas longtemps d'avance comme au Canada. Le 18 août, lendemain de mon arrivée à Los Arabos, il faisait grand soleil depuis le matin quand tout à coup, vers les 3 h. 30, un orage éclata sur le *pueblo*. Il me surprit, seule, dans une classe de l'aile gauche du collège. Pour votre information, l'aile gauche ne communique pas avec l'aile droite; si l'on veut passer de l'une à l'autre, il faut sortir et traverser le patio, espèce de cour intérieure qui n'a rien à voir avec les somptueux patios des palais romains qui illustrent l'Histoire de l'Antiquité!... J'en reviens à mon orage. Croyant que ce serait l'affaire d'un nuage, je décidai, quoique seule et n'aimant pas trop cela, de ne pas bouger. Mais voilà que la pluie se met à entrer de partout. Comme il n'y a pas de vitre aux fenêtres, je ferme les volets de gros bois épais ainsi que la porte, ce qui a pour effet de me plonger dans l'obscurité complète. Je n'ose tourner le commutateur, car il éclaire et il tonne furieusement. L'eau pénètre à torrent sous la porte. J'ouvre celle-ci, tentée que je suis de m'enfuir, mais j'attrape une telle douche que je la referme aussitôt. Pour me donner de l'assurance, je récite des *Souvenez-vous*. Cependant, mon malaise de me trouver seule progressant avec l'orage, je rouvre la porte une seconde, puis une troisième fois: toujours le vent et l'aspect du patio changé en lac me font reculer... La colombe de l'arche ne connut pas plus de transes! Enfin, n'en pouvant plus, j'ouvre et m'élançai à travers la cour, la jupe levée pas mal plus haut que les cinq pouces réglementaires, de l'eau par-dessus les souliers; le tonnerre et les éclairs m'accompagnent.

Sœur Françoise-Thérèse² et Sœur Sainte-Anne-d'Auray³ s'amuserent beaucoup — moi un peu moins! — de mon voile crêpé, frisotté, et du flic-flac qui s'échappait de mes chaussures. C'est là ma première aventure en mission: ça met du piquant dans la vie; j'aime ça...

Oui, je suis vraiment en mission, plus que je ne me l'étais figuré; et il paraît que je n'ai pas connu les débuts de Los Arabos! Le moment où j'ai pleinement réalisé que le Canada était loin, c'est lorsque, à l'arrivée, après l'accolade fraternelle, nous allâmes saluer Jésus à la chapelle. Oh! la toute petite chapelle, sans balustrade, au plafond de grosses poutres blanchies à la chaux et qui déblanchissent çà et là. Quand surtout je vis Sœur Supérieure ouvrir deux petites fenêtres à barreaux de fer, sans vitre, sans allège vernie, oh! alors deux larmes ont jailli. Pauvre Jésus, si pauvre, si pauvre!...

1. Claire GARCEAU, des Trois-Rivières, P. Q.

2. Jacqueline BREault, de Val-Racine, P. Q.

3. Aline QUIRION, de Sherbrooke, P. Q.



Au Colegio San Juan Bosco de Los Arabos, à Cuba

Nous jouissons d'une pièce magique: communauté-réfectoire-salle-de-couture-d'étude, et d'un grand dortoir à plancher de tuile. C'est malheureux que je ne comprenne pas encore parfaitement l'espagnol, car la radio du voisin nous transmet chaque jour, à l'heure de la sieste, un programme passionnant. Je ne sais pas au juste de quoi il s'agit, mais j'ai saisi le mot *matar* (tuer) et l'on entend des pif, paf, des galops de chevaux, de la musique poignante et terrifiante, tout ce qu'il faudrait pour m'émouvoir si je possédais le *castallano*. Toutefois, des éléments prosaïques viendraient rompre le charme de l'audition, tels l'aboïement des chiens, le cocorico des Chanteclers cubains, le cri des petits goretts noirs d'alentour, les pleurs de la marmaille... Mais enfin, cela aussi met du piquant dans la vie, laquelle, en mission comme au pays, se tisse de l'humble quotidien.

Noël

Dans mon enfance, chaque année, dès qu'au seuil de décembre le mot de Noël était dit, tout s'éclairait autour de lui d'une céleste clarté, comme s'il y avait eu dedans — et plus tard, quand j'ai vu le mot — deux chandelles du Paradis.

Noël... Dedans, dehors, invisible, une joie flottait. Elle venait à notre rencontre d'un pays qu'on ne voyait pas, qui tout à coup s'approchait, vous entourait, s'ouvrait dans l'ombre, et peut-être on y entrerait tout à l'heure par divine surprise, et peut-être derrière la porte attendait un Ange, et peut-être dans l'escalier noir on allait le rencontrer... Les chemins de maison ou de rue couraient tous, se hâtaient tous vers une fête au loin rayonnante de grande nouvelle et de promesse... Grand-mère, au coin de son feu, chantait des « Noëls » pleins de bergers, d'anges, de gens gais..., pleins de joueurs de musique, de cadeaux de naissance, de joyeuses victuailles comme personne depuis n'en a jamais mangé de telles.

Marie NOËL.

Circocision

O Jésus, je vous adore. Que je vous aime dans cette abjection et dans cette faiblesse! Vous n'entrez dans le monde que pour souffrir. Vous prenez d'abord le nom de Jésus, qui signifie Sauveur; et c'est pour sauver les pécheurs que vous vous mettez au nombre des souffrants. Avec quelle consolation, ô enfant Jésus, vois-je couler vos larmes et votre sang! C'est ici le commencement du mystère de douleur et d'ignominie. O précieuse victime, vous croitez; mais vous ne croitez que pour faire croître avec vous les marques de votre amour. Vous ne retardez votre sacrifice que pour le rendre plus grand et plus rigoureux.

O Jésus enfant! donnez-moi la simplicité de votre enfance dans la douleur. Si je pleure, si je gémis, qu'au moins je ne résiste jamais à votre main crucifiante. Plus je crains de souffrir, plus j'en ai besoin.

FÉNELON.

*Soeur Sainte-
Bernadette
(Marie Tyle,
de Laprairie)
et deux de ses
élèves.*



La mort du python

par Sœur SAINTE-BERNADETTE¹, M. I. C.

Ce jour-là, m'en allant à l'école par le sentier, j'aperçus un énorme serpent vert foncé qui barrait le passage: c'était un python. Il s'était coulé par-dessus l'herbe et attendait une proie. Je m'arrêtai juste à quelques pas de lui. Comme nos fillettes me suivaient et devaient toutes passer là, j'appelai les garçons à la rescousse. Rien de plus intelligent que la façon dont ils s'y prennent pour tuer un monstre de ce calibre.

A mon cri: *Iwe!* tous d'apparaître sur le seuil de la classe. Ils me regardent et devinent qu'il y a danger. Alors ils s'élancent au dehors, s'arment de pierres, quelques-uns de bâtons, puis courent vers moi. La troupe s'arrête comme un seul homme. Sur un signe que je leur fais, ils étirent le cou pour reconnaître les lieux et la position de l'ennemi. Car il est d'une importance capitale de bien repérer la tête et la queue: le serpent attaqué se défend soit en crachant son venin aux yeux de son agresseur, si c'est un serpent cracheur, soit en le poursuivant de sa lancette. Le python appartient à la famille des boïdés; s'il n'est pas venimeux, il n'en demeure pas moins très redoutable; comme son cousin le boa, il étouffe ses victimes par constriction entre les replis de son corps enroulé autour d'elles.

En un clin d'œil mes soldats changent de place et se rangent de l'autre côté du sentier. Mes fillettes et moi les imitons. Alors tous lèvent le bras, et, poussant un cri épouvantable, commencent à lapider la bête. Celle-ci, affolée par le vacarme, se jette de côté et d'autre. Mais les négrillons occupent un point stratégique et sont encore plus habiles qu'elle. Les pierres continuent de pleuvoir et touchent juste. Enfin le python affaibli mord la poussière. A ce moment montent à l'assaut les soldats armés de bâtons: ils vont lui porter le coup décisif en lui cassant les reins. Cela ne se fait pas en un tour de main! Il faut jouer longtemps du bâton avant d'abattre cette pièce d'au moins douze pouces de circonférence! Enfin la lutte est finie: elle a duré un gros quart d'heure. En vérité, voilà un reptile qui a passé un mauvais quart d'heure!

Mais le python se prend à remuer. Quelqu'un s'avise de me dire qu'il s'agit d'une femelle et que ses petits sont vivants: il vaudrait mieux tuer plus fort! Et les coups de tomber drus.

Ça ne bouge plus. Cette fois le serpent est mort de la tête à la queue. J'invite mes braves enfants à me regarder, et là, sur la dépouille du monstre, s'improvise une leçon de catéchisme pratique. Et je conclus: « Ainsi doivent lutter contre Satan les intrépides petits soldats Mbalambya! » Une salve de vibrants *tasalipa Amama* (Merci, Mère) éclate. Et fièrement on rentre en classe, où on apprend à devenir soldat du Christ.

Qui n'envierait pas notre sort d'avoir à travailler sur d'aussi belles petites âmes?

1. Marie Fyfe, de Laprairie.



Le tour du monde avec les tout petits

Manille, Philippines. — Sœur Thérèse-de-la-Sainte-Face¹ a organisé la Croisade eucharistique chez les jeunes de l'Académie de l'Immaculée-Conception. Avec une fierté légitime, elle contemple ses croisés et croisillons en prière: ils prient paupières closes, d'un cœur fervent, quoique ce ne soit pas dans leur langue maternelle. Quelle n'est pas la stupéfaction de Sœur Thérèse d'entendre cette invocation inédite au Sacré-Cœur: « *Sacred Heart of Jesus, I place my truck in Thee!* » Mais scandale! voici que le *Credo* subit une variante peu orthodoxe: les Croisés débitent suavement que Notre-Seigneur a souffert sous une touffe de violettes!... « *Suffered under a bunch of violets* » au lieu de *under Pontius Pilate!*

* * *

Koriyama, Japon. — Toshio a appris au Jardin de l'Enfance à faire une prière avant et après les repas. Or, dans sa ferveur, ce bébé japonais a pensé qu'il devait enseigner la même chose aux quelques poules dont il a soin.

Un bon matin, muni d'une petite boîte, il se rend près des hôtes du poulailler et leur commande: « Faites votre prière, car je vous apporte à déjeuner. » Après quelques instants de « recueillement », il leur jette de la nourriture et s'en va lui-même à son repas.

Puis il retourne voir ses poules et constate qu'elles ont bien mangé: « A présent, n'oubliez pas de remercier », leur dit Toshio, qui, tout joyeux, part pour l'école où l'on apprend de si belles choses.

* * *

Canton, Chine. — Les toutes petites orphelines de To Kom Hang sont convoquées au Bureau de la Police. « Quand j'étais tout petit, dit un officier rouge, j'étais moi aussi dans un orphelinat. Un jour, sans faire exprès, j'ai cassé mon bol à riz, et un diable d'étranger m'a battu de telle sorte que j'en eus les jambes toutes enflées.

— Pour nous, ce n'est pas comme cela, répond une petite. On nous dit de faire plus attention une autre fois, et on nous donne un bol neuf! »

1. Thérèse LEBLANC, de Moncton, N.-B.

Katete, Afrique. — Les orphelins de la Mission sont les enfants les plus gentils du monde. Que dites-vous d'un tout petit Noir de deux ans à peine, qui, au son de l'horloge, laisse son babil et ses jeux, se croise les mains et marmotte une prière à sa façon! Et lorsqu'il passe devant la chapelle, il demande qu'on ouvre, lève sa menotte vers le bénitier, se signe et lance un *amen* retentissant, puis fait des génuflexions sans devant derrière à l'africaine, mais sait envoyer à Jésus des baisers à la canadienne! N'est-il pas gentil? Et ce n'est qu'un sur la douzaine...

* * *

Los Arabos, Cuba. — Les élèves raffolent de jouer à la balle. Un jour de congé, à peine les *Madres* ont-elles fini de déjeuner qu'Estela et ses amis sonnent au *colegio*: « *Madre*, dit Estela d'un air câlin, nous ne pouvons nous empêcher de venir vous voir même les jours de congé!

— Oh! tu es bien gentille. Vous avez bon cœur.

— Oui, mais... la *pelota por favor*? »

Sœur Saint-Édouard¹ ne peut s'empêcher de sourire: si Estela et ses amis aiment beaucoup les religieuses, ils aiment aussi la *pelota* de tout leur cœur... Tout de même, c'est bien gentil cette façon de demander la balle!

* * *

Port-Salut, Haïti. — Sœur Saint-Albéric² corrige les concours de ses petites élèves de quatrième année. Elle apprend que saint Jean-Baptiste s'est retiré dans le *desert* dès sa jeunesse; que l'Assemblée législative se compose des *Législativiens*; que le mot succès signifie *en pile paquets de sucre*! qu'une pilule est une *pile pour mettre dans flash*.



Le bon Dieu est tout-puissant. Il n'attend qu'une occasion de faire du bien aux hommes. Mais, pour le faire, il veut que nous le lui demandions. Et non pas une fois l'an, mais souvent, très souvent. Vous direz qu'à force de multiplier les petites prières vous risquez de les vider de la dévotion qui les rend fécondes?

Il ne s'agit pas d'ajouter encore une « petite pratique », mais d'élargir notre cœur aux dimensions du Corps Mystique chaque fois que nous prions. Quand vous dites: *Notre Père... que votre règne arrive!* pensez-vous vraiment à ce que vous demandez? Vous exprimez le souhait que le bon Dieu soit plus connu et mieux aimé autour de vous et jusqu'au bout du monde. Si vous êtes convaincu, si vous priez de tout votre cœur, vous devenez vous aussi un vrai missionnaire. Et si le matin vous avez dit *Que votre règne arrive* avec ferveur, je ne crois pas que la journée se termine sans que vous ayez offert un effort, un sacrifice, pour collaborer à la rédemption de vos frères encore éloignés de Dieu.

Pour que ce règne arrive, en pays de mission comme dans votre paroisse, il faut que grands et petits, riches et pauvres, n'abandonnent pas l'apostolat aux professionnels que sont les prêtres, les frères et les religieuses.

H. P.

1. Rose ALLAIRE, de Saint-Édouard de Frampton.
2. Geneviève PAQUIN, de Saint-Ubalde de Portneuf.

Le Bienheureux Théophane Vénard

par M. le Chanoine F. TROCHU

(Suite)

Un peu avant neuf heures, le commandant des troupes mandarines, campé sur un cheval, donna l'ordre du départ. Suivi d'un premier détachement, il prit la tête du cortège. A vingt pas derrière, venait Théophane, encadré par ses gardes immédiats qui marchaient sur deux files de six. Un soldat allait devant lui, portant la tablette de la sentence. Puis s'avançaient, montés sur les éléphants que précédaient des cymbaliers et des tambours, les deux mandarins qui présideraient à l'exécution. Cent hommes de troupe fermaient la marche.

Dans la foule massée à l'entrée nord de la citadelle, s'étaient glissées la veuve Nghiên et Anna Xin, que sa compagne, profitant de l'encombrement, avait pu délivrer de ses liens. Non loin d'elles se tenait le diacre Mên, ainsi que deux ou trois chrétiens de la ville. Tous voulaient suivre leur Père jusqu'au bout.

Il parut. Pas un cri de mort ne retentit, pas une insulte. Un murmure favorable, au contraire, parcourut la multitude païenne. « Oh ! cria une voix, qui n'aurait pitié de ce beau jeune homme ainsi trainé au supplice ? » Les mains jointes, les yeux levés, le pas assuré, il allait, atteste Anna Nghiên, « on ne peut plus joyeux ». Il chantait le *Magnificat*.

Soudain il s'arrêta de marcher et de chanter. Son visage se rembrunit et, l'air obstiné, il déclara qu'il n'irait pas plus loin. Ces persécuteurs stupides avaient laissé la grande croix fixée en travers du seuil. « Je ne passerai pas, réitéra Théophane, ou enlevez cette croix ! » Des soldats s'y essayèrent. D'autres, voyant le commandant s'approcher avec colère, saisirent le captif et le firent passer par-dessus la croix. Le cortège se remit en marche, et le condamné reprit son chant, retrouva son sourire.

Théophane se rappelait les instructions de l'évêque-coadjuteur. A environ deux cents pas de la citadelle, comme c'était convenu, il posa la main droite sur son cœur. Et, regardant de tous côtés, il cherchait si l'un des curieux placés au premier rang ne faisait pas, lui aussi, ce geste.

Hélas ! le Père Thinh ne se trouvait pas là. Persuadé qu'il ne se produirait rien de nouveau en cette matinée du 2 février, le prêtre s'était absenté de la maison où il recevait asile ; un chrétien de Hanoi, parti en hâte pour le prévenir, n'avait pu l'atteindre encore. Il n'arriverait, avec son fidèle Moï, qu'après l'exécution.

Cependant le missionnaire devait espérer sa venue jusqu'à la fin, car bien des fois, pendant la demi-heure que dura le trajet, il porta ses regards à droite et à gauche dans la foule. Un moment, il aperçut une chrétienne qui le saluait : il inclina lui-même la tête.

Tour à tour, il chantait à demi-voix, comme pour lui seul, ou il priait. A un moment où les satellites jouèrent des cymbales et du tambour, Dominique, qui ne cessait de l'observer, le vit se tourner vers les musiciens en leur souriant.

Sur le parcours, Cồ, le centurion qui l'avait gardé pendant deux mois dans sa cage et qui restait son ami, même à cette heure dernière, s'approcha de Théophane.

« Maître, lui dit-il sur un ton de respect, les glaives de mes soldats ont perdu leur tranchant. Je crains que... Voulez-vous que j'en fasse demander un autre ? » A quoi le missionnaire répondit avec tranquillité: « Laissez, je vous prie. Plus ça durera, mieux ça vaudra. »

Le cortège, au sortir de la citadelle, s'était dirigé vers la *Porte au papier*, près de laquelle on exécutait d'habitude les prêtres annamites. C'est d'ailleurs à cet endroit que les lépreux venaient de déposer le cercueil. Mais en cours de route, les mandarins changèrent d'avis. On obliqua vers la rive du Fleuve Rouge. Passé l'avenue du Grand-Bouddha et la rue des Graines, s'élevait une digue assez large, au delà de laquelle roulaient les eaux bourbeuses. Là, sur un signal, les troupes formèrent le cercle autour du condamné.

Aussitôt le diacre Mên, la veuve Nghiên et Anna Xin sortirent de la foule et, perçant la ligne des soldats, vinrent au missionnaire. Les deux femmes portaient chacune un morceau de toile plié en quatre et cousu en forme de natte. La loi permet à quelques parents ou amis du condamné de l'assister au moment suprême. Les chrétiens avaient voulu que leur Père ne fût pas immolé sur la terre nue.

Les carrés de toile étalés à terre l'un sur l'autre, le missionnaire s'y agenouilla. Il commençait de prier à haute voix, quand des cris, des protestations se firent entendre. Les gens des maisons les plus proches suppliaient les mandarins d'exécuter l'Européen dans un autre endroit; car si on le tuait devant chez eux, cela leur porterait malheur!...

Le président de l'exécution commanda de relever le condamné. Les chrétiennes replièrent le tapis, et le cortège s'éloigna vers une partie déserte de la berge. Cinq minutes plus tard, sur un terrain vague, à quelques mètres seulement du grand fleuve, ce fut la halte définitive.

Le cercle se reforma. Dans le sable de la rive, l'un des satellites enfonça un pieu de bambou, un autre, la planchette de la sentence, et de nouveau s'approchèrent le diacre et les charitables chrétiennes. Tandis qu'elles étendaient leurs toiles, Mên fit au missionnaire, demeuré debout, un salut profond. « O ami, lui dit Théophane, là-haut je n'oublierai pas de prier pour vous. »

Puis, remerciant les chrétiennes par un suave sourire et leur ayant montré le ciel du regard, il s'assit de lui-même sur la natte, car un satellite s'approchait, armé de tenailles. L'homme ayant brisé les anneaux du cou et des chevilles, Théophane se redressa et laissa tomber sa chaîne, puis il se mit à marcher dans le cercle formé par les soldats. Tout en continuant de prier, il fouillait des yeux les rangs pressés de la foule. Évidemment, une dernière fois, il cherchait le Père Thinh... Enfin, il esquissa un grand geste de bénédiction, et il revint s'agenouiller le long du pieu de bambou.

En Annam, une mère a le droit de rester près d'un fils qu'on exécute. Près de Théophane, ce fut Anna Nghiên qui resta. Elle réprimait comme elle pouvait ses larmes. Non loin aussi, se tenait Dominique, le soldat chrétien.

A peine le confesseur de la foi s'était-il agenouillé qu'il aperçut, penché sur lui un visage hideux. « Maître, demandait le bourreau, que me donnez-vous si je vous exécute sans souffrance ?

— Pas un centime, répliqua le martyr. Faites votre métier. Que m'importe ?
— Mais vos vêtements neufs vont être souillés de sang. Quittez-les, je vous prie. »

A cette injonction Théophane ne répondit rien. Alors le bourreau usa de ruse.
« Vous allez, reprit-il, avoir les membres coupés à toutes les jointures, et le tronc fendu en quatre. »

Le condamné, au courant de sa sentence, ne fut pas dupe du mensonge. Mais pour en finir avec les importunités de ce bossu impitoyable ou peut-être en souvenir de Notre-Seigneur, qui, avant d'être crucifié, éprouva traitement semblable, Théophane se dépouilla de tous ses vêtements, à l'exception du pantalon dont il tordit lui-même le haut de chaque côté. Cette partie du costume annamite est large et se tient aux hanches par une ceinture; mais le martyr avait laissé le bourreau lui enlever la sienne, et tout à coup il sentit que son pantalon glissait. Alors, donnant la preuve, une fois de plus, de sa présence d'esprit admirable, le pur martyr, par un sifflement des lèvres, appela Dominique. « Je remis vite les choses en état, conte ce témoin fidèle, et je restai à deux pas peut-être du confesseur de la foi. Il me bénit en silence. »

A ce moment, les aides de Tuê liaient fortement derrière le dos les coudes du martyr pour l'obliger à tenir la tête levée et à tendre la gorge au coup fatal; puis ils l'attachèrent au pieu de bambou.

Le président de l'exécution venait de crier dans un porte-voix: « Au troisième tintement des cymbales, faites! » Le bourreau attendait, le sabre levé. Dès le premier tintement, il frappa. Mais l'ivrogne avait le bras mal assuré. Le coup effleura seulement la joue gauche du martyr. Un second coup, appliqué à la gorge, y pénétra assez profondément, ébréchant le glaive. La victime s'inclina sur le côté. Théophane respirait-il encore? C'est probable.

Avec un sabre nouveau, Tuê, frappant une troisième fois, fit retomber la tête sur une épaule. Un quatrième coup ne la détacha pas entièrement, mais ploya le sabre, que le bourreau dut redresser sous son pied. Alors, s'en servant comme d'une scie, il acheva de couper la tête qu'il avait saisie par les cheveux. Il la brandit en l'air, pour montrer au président de l'exécution que c'était fini...

A cet instant, des cris s'élevèrent, mêlés à des sanglots. C'étaient, au dire de Mgr Theurel, « les femmes chrétiennes qui se lamentaient comme des mères à la mort de leur premier-né ».

Le martyr était âgé de trente et un ans, deux mois et onze jours. Il était missionnaire au Tonkin occidental depuis six ans, six mois et quinze jours.

O Théophane, *bienheureux* Théophane! — déjà nous pouvons bien te le décerner, ce titre immortel — tes vœux sont accomplis.

« Et moi aussi, disais-tu, je veux aller au Tonkin, et moi aussi, je veux être martyr. » C'est fait!

« Et je prendrai rang sous la bannière des tués pour le nom de Jésus, et j'en tonnerai l'hosanna éternel. Amen. » C'est fait!

(A suivre)

Nécrologie



R. Mère Saint-Louis-du-Sacré-Cœur, C. N. D., Montréal; R. Sœur Rachel Fleurent, Hôtel-Dieu de Nicolet, sœur de notre Sœur Sainte-Émérentienne; M. Zénon Boucher, Saint-Félix-de-Valois, père de notre Sœur Saint-Barthélemy; M. Alphonse Lavallée, Berthier, père de notre Sœur Marie-des-Apôtres; M. J.-A. Lefrançois, Longueuil, père de notre Sœur Saint-Germain-d'Auxerre; M. le Docteur J.-O.-H. Ricard, Grand-Mère, père de notre Sœur Saint-Yves; Mme Arthur Potvin, Laprairie, mère de notre Sœur Marie-de-l'Eucharistie; M. Wilfrid Tessier, Saint-Bonaventure, père de notre Sœur Marie-du-Crucifix; M. Joseph Desmeules, Albertville, père de notre Sœur Marie-Denise; M. Maurice Ménard, Québec, père de notre Sœur André-du-Sauveur; M. François-Xavier Crevier, Montréal, frère de notre Sœur Marie-de-Saint-Georges; M. Harold Gardner, Montréal, frère de notre Sœur Marie-de-la-Rédemption; M. Jean-Thomas Lacroix, Saint-Georges de Beauce, frère de nos Sœurs Saint-André-de-la-Croix et Marie-du-Bon-Pasteur; M. Armand Filion, Ottawa; M. Wilfrid Turcotte, Martinville; M. Wilfrid Therrien, Longueuil; M. Wilfrid Touchette, Mme Luc Gauthier, Mme Alfred Pellerin, M. Philias Monette, M. Odilon Fortier, M. Antoine Boissonneau, Montréal; M. Oswald Bannon, Verdun; M. William Ethier, M. Emile Auclair, Mme Albert Sauriol, Sainte-Rose; M. J.-A. Massé, Saint-Martin; M. Wilfrid-H. Chagnon, Verchères; Mme W. Handfield, Contrecoeur; Mme Charles Langlois, M. Alfred Lefebvre, M. Victorin Roy, Mme Victor Lamarre, M. J.-B. Lamarre, Mlle E. Robert, Mme W. Laplante, M. W. Normandin, M. Gaétan Raymond, Mme Ernest Martin, M. Alfred Boyer, Laprairie; Mme Mastaj Palin, Mme Dieudonné Longtin, Mme Joseph Bergeron, Mme Joseph M. Israël Barbeau, M. H. Lamarre, Saint-Michel; Mme Joseph Hébert, Napierville; M. Adolphe Chéné, Oka; Mme Alex. Bouthillier, M. Armand Pitre, Saint-Remi; Mme Adélarde Clermont, L'Abord-à-Plouffe; M. Arthur Blanchette, Saint-François-de-Sales; Mme Roger Drapeau, Saint-Amable; Mlle Joséphine Dalpé, Mme Louis Sénécal, Mme Albert Charbonneau, Varennes; M. E.-C. Normandin, Mme Omer Chagnon, M. G. Provost, Boucherville; Mme Odessa Pierre, M. Omer Richard, Lacolle; M. Adolphe Péloquin, M. Dieudonné Lavallée, Saint-Robert; M. Jean Lafleur, M. Philias Leclerc, Saint-Benoît; M. Normand Sullivan, Saint-Augustin; M. Joseph Demers, Chambly-Canton; Mme Phydime Trudeau, Saint-Isidore; Mme Hervé Gratton, Sainte-Scholastique; Mme Napoléon Dubuc, Sainte-Martine, Mme J.-A. Matte, Mont-Laurier; Mme David Binette père, Notre-Dame-du-Laus; Mme Henri Cyr, Labelle; Mme J.-A. Plourde, M. Henri Majeau, Joliette; M. Euclide Lafrenière, Sainte-Elisabeth de Joliette; M. Gaston Sylvestre, M. Louis de Grandpré, Saint-Cuthbert; Mme Ferdinand Dufour, Saint-Lin-des-Laurentides; M. Omer Binette, Saint-Gabriel-de-Brandon; M. Adélarde Ducharme, Saint-Jean-de-Matha; Mme Patrick Harvey, Mlle Liliane Trudeau, Mme Hervé Garceau, Mme T. Perreault, Saint-Ambroise; M. Gonzague Tremblay, Portneuf-sur-Mer; Mme Lionel Doucet, Shanwigan-Sud; Mme Ludger Croteau, Mme Alfred Dufresne, Shawinigan; M. Méville Goulet père, Mme Remi Veillette, Saint-Stanislas de Champlain; M. Gustave Massicotte, Saint-Luc-de-Vincennes; Mme Sadoto Tessier, M. et Mme Arthur Lafêche, Sainte-Anne-de-la-Pérade; Mme L.-J. Gagnon, Saint-Gabriel de Ferland; M. Clovis Bédard, Mme Hormisdas Grégoire, Trois-Rivières; Mme David Gagnon, Saint-Honoré; M. le Docteur C.-E. Mingué, Mme J.-Eugène Rochette, M. Léopold Poitras, M. Cyrille Bruyères, Québec, Mme Clovis Roy, Saint-Cœur-de-Marie; Mme David Boutin, Broughton-Station; Mme Archélaüs Vachon, Scott-Jonction; Mme Hormisdas Dupont, Jonquière; Mme Thomas-Louis Gauthier, Laterrière; M. Wellie Deschênes, Mme Adélarde Vaillancourt, Chicoutimi-Nord; Mme Edmour Grenon, Grande-Baie; M. Adjudant Villeneuve, Chicoutimi; M. Joseph Lavoie, Laterrière; M. Joseph Giguère, Saint-Prime; Mme Wilfrid Gagnon, Sainte-Hedwidge; Mme Pierre Laprise, Notre-Dame-de-la-Doré; Mme Anais Trotter, Roberval; M. William Charlebois, Ottawa; Pvt Ralph O. Blanchette, Nashua, N.-H.; M. le Docteur Joseph-Arthur Girouard, Willimantic, Conn.; M. Albert Roy, Berlin, N.-H.; M. Georges Gaudreau, Nashua, N.-H.

Maisons des Soeurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception

AU CANADA

MAISON-MÈRE, 2900, chemin Sainte-Catherine, Côte-des-Neiges, Montréal (26).

NOVICIAT, Pont-Viau, Montréal (9).

OUTREMONT, 314, chemin Sainte-Catherine, Montréal (8).

HÔPITAL CHINOIS, 112 ouest, rue Lagache-tière, Montréal (1).

NOMININGUE, comté de Labelle, P. Q.

RIMOUSKI, P. Q.

JOLIETTE, 750, rue Saint-Louis.

QUÉBEC, 651, rue Saint-Cyrille.

VANCOUVER, Hôpital Oriental, 236, rue Campbell.

VANCOUVER, Hôpital du Mont-Saint-Joseph, 3080, rue du Prince-Édouard.

TROIS-RIVIÈRES, 466, rue Bonaventure.

GRANBY, 35, rue Dufferin.

GRANBY, 279, rue Principale.

CHICOUTIMI, rue du Cénacle.

SAINTE-MARIE-DE-BEAUCE, P. Q.

SAINT-JEAN, P. Q., 430, rue Champlain.

AUX ÉTATS-UNIS

MARLBOROUGH, Mass., 187 Pleasant St.

EN CHINE

CANTON, 135, Tai San Road.

KOWLOON, 103 Austin Road, Hong Kong.

NOTRE-DAME-DE-LA-PROTECTION, 125 Waterloo Road, Kowloon, Hong Kong

EN MANDCHOURIE

SZEPINGKAI, Mission Catholique.

AU JAPON

KORIYAMA, 96 Toramaru, Koriyama Shi, Fukushima Ken.

WAKAMATSU, 480, sakae machi, Aizu Wakamatsu.

TOKYO, 108-4 cho me, Fukazawa cho, Setagayku.

AUX ÎLES PHILIPPINES

MANILLE, 1111, rue Narra.

MANILLE, Gagalangin, Corner S. del Rosario & Antipolo.

LAS PINAS, Rizal.

MATI, Davao.

DAVAO, Davao Province.

AUX ANTILLES

LES CAYES, Haïti.

LES COTEAUX, Haïti.

ROCHE-À-BATEAU, Haïti.

PORT-SALUT, Haïti.

CAMP-PERRIN, Haïti.

MIREBALAIS, Haïti.

LIMBÉ, Haïti.

CAP-HAÏTIEN, Haïti.

CHANTAL, Haïti.

MERCEDES, Province de Matanzas, Cuba.

MARTI, Province de Matanzas, Cuba.

MANGUITO, Province de Matanzas, Cuba.

LOS ARABOS, Province de Matanzas, Cuba.

MAXIMO GOMEZ, Province de Matanzas, Cuba.

EN AFRIQUE

KATETE MISSION, Katete River, P. O., Nyasaland, B. E. Africa.

MZAMBAZI MISSION, Kafukule, P. O., Nyasaland, B. E. Africa.

RUMPHI MISSION, Njakwa P. O., Nyasaland, B. E. Africa.

KARONGA MISSION, Karonga P. O., Nyasaland, B. E. Africa.

KASEYE MISSION, Fort Hill P. O., Nyasaland, B. E. Africa.

VUA MISSION, Deep Bay P. O., Nyasaland, B. E. Africa.

NKATA BAY MISSION, Nkata Bay P. O., Nyasaland, B. E. Africa.

À MADAGASCAR

MORONDAVA, Madagascar.

EN ITALIE

ROME, via Giacinto Carini, 8.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa

